UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

ANNÉE 1944-1945 — N° 144

Dix-huit Mois avec les Prisonniers

A

L'INFIRMERIE D'ANDERNACH

L'Organisation médicale du Stalag XII D.

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue publiquement le 30 Juillet 1945

PAR

René LABUSQUIÈRE

Diplômé d'Hygiène
Élève de l'École de Santé Navale.

Né à Paris, le 26 décembre 1919

Examinateurs de la Thèse	MM. VILLEMIN, professeur	*Président*
	PERRENS, professeur	*Juges*
	PIÉCHAUD, professeur	
	POUYANNE, agrégé	

BORDEAUX

ÉDITIONS CLÉDES & FILS

8 bis, rue des Frères-Bonie

1945

LABUSQUIÈRE (René)

Dix-huit mois avec les prisonniers à l'infirmerie d'Andernach. L'organisation médicale du Stalag XII D. — Bordeaux, Clèdes & Fils, 1945. In-8°, 113 p., carte.

(Thèse Médec. Bordeaux. 1944-1945. N° 144.)

LABUSQUIÈRE (René)

Dix-huit mois avec les prisonniers à l'infirmerie d'Andernach. L'organisation médicale du Stalag XII D. — Bordeaux, Clèdes & Fils, 1945. In-8°, 113 p., carte.

(Thèse Médec. Bordeaux. 1944-1945. N° 144.)

LABUSQUIÈRE (René)

Dix-huit mois avec les prisonniers à l'infirmerie d'Andernach. L'organisation médicale du Stalag XII D. — Bordeaux, Clèdes & Fils, 1945. In-8°, 113 p., carte.

(Thèse Médec. Bordeaux. 1944-1945. N° 144.)

LABUSQUIÈRE (René)

Dix-huit mois avec les prisonniers à l'infirmerie d'Andernach. L'organisation médicale du Stalag XII D. — Bordeaux, Clèdes & Fils, 1945. In-8°, 113 p., carte.

(Thèse Médec. Bordeaux. 1944-1945. N° 144.)

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

ANNÉE 1944-1945 — N° 144

Dix-huit Mois avec les Prisonniers

A

L'INFIRMERIE D'ANDERNACH

L'Organisation médicale du Stalag XII D.

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue publiquement le 30 Juillet 1945

PAR

René LABUSQUIÈRE

Diplômé d'Hygiène
Élève de l'École de Santé Navale.

Né à Paris, le 26 décembre 1919

Examinateurs de la Thèse

MM. VILLEMIN, professeur ..... *Président*
PERRENS, professeur .....
PIÉCHAUD, professeur ..... *Juges*
POUYANNE, agrégé.....

BORDEAUX

ÉDITIONS CLÈDES & FILS
8 bis, rue des Frères-Bonie

1945

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

Doyen ..... M. DUPÉRIÉ

Assesseur ..... M. LABAT

PROFESSEURS HONORAIRES

MM. DENIGÈS, BEILLE, DUPOUY, A. MANDOUL, PETGES, GUYOT, ABADIE, ROCHER, LANDE, DUVERGEY, CARLES.

PROFESSEURS

	MM.		MM.
Clinique médicale	N.	Clinique chirurgicale infantile et Orthopédie	LOUBAT.
id.	DUPÉRIÉ.	Clinique des maladies infectieuses	DAMADE.
Clinique chirurgicale et gynécologique	N.	Chimie biologique et médicale	MACHEBŒUF.
Clinique chirurgicale	PAPIN.	Physique médicale et pharmaceutique	N.
linique d'accouchements	RIVIÈRE	Médecine coloniale et clinique des maladies exotiques	BONNIN.
Anatomie pathologique et microscopie clinique	DE GRAILLY	Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	JOULIA.
Anatomie	VILLEMIN.	Clinique des maladies des voies urinaires	DARGET.
Anatomie génér. et histologie	G. DUBREUIL.	Clinique des maladies nerveuses et mentales	DELMAS-MARSALET.
Hygiène	LEURET.	Clinique d'oto-rhino-laryngologie	N.
Médecine légale et déontologie	DERVILLÉE.	Toxicologie et hygiène appliquée	LABAT.
Électroradiologie et clinique d'électricité médicale	RECHOU.	Hydrologie thérapeutique et climatologie	CREYX.
Chimie	CHELLE.	Clinique odonto-stomatologique	DUBECQ.
Botanique et mat. médicale	GOLSE.		
Pharmacie	VITTE		
Physiologie	FABRE.		
Clinique médicale des maladies des enfants	FONTAN.		
Zoologie et parasitologie	R. SIGALAS		
Médecine expérimentale	N.		
Clinique ophtalmologique.	BEAUVIEUX.		

MM. PÉRY (Obstétrique), PERRENS (Maladies mentales), CHARRIER (Chirurgie générale).

FAUGÈRE (Obstétrique)

AGRÉGÉS EN EXERCICE

	MM.		MM.
Anatomie	DUFOUR.	Obstétrique	N.
Physiologie	FRANCK.	id.	MAHON.
Médecine générale	PIECHAUD.	Ophtalmologie	N.
id.	N.	Oto-rhino-laryngologie	DESPONS.
id.	N.	Dermatologie et syphiligraphie	N.
id	BROUSTET.	Physique médicale	N.
id.	N.	Chimie gén. pharmaceutique et toxicologie	CASTAGNOU.
id.	SARIC.	Histoire naturelle pharmaceutique	GIRARD.
id.	DUBARRY.	Pharmacie	MESNARD.
Chirurgie générale	N.	id.	N.
id.	MASSÉ	Histoire naturelle médicale et parasitologique	R. MANDOUL.
id.	N.		
id.	MAGENDIE.		
id.	POUYANNE.		

COURS COMPLÉMENTAIRES

	MM.		MM.
Médecine opératoire	MASSE	Botanique	GIRARD.
Accouchements	MAHON	Cryptogamie	GIRARD.
Puériculture	FAUGERE.	Pharmacie galénique	MESNARD.
Zoologie et parasitologie.	R. MANDOUL	Bactériologie	MOUREAU.
Urologie	N.	Physiologie	Mlle ROUGIER
Législation pharm.	POPLAWSKI.	Chimie biologique	TAYEAU.
Ophtalmologie	N.	Parasitologie et biologie appliquée	PAUTRIZEL.
Anatomie	J. BEAUVIEUX	Pathologie chirurgicale	J. VILLAR,
Chimie minérale	CASTAGNOU.		

Le Secrétaire de la Faculté : ROUGERIE.

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle entend ne leur donner ni approbation ni improbation.

R. UNIV. BIBLIOTHEEK LEIDEN

A LA MEMOIRE DE MON PERE

A LA MEMOIRE DE MON GRAND-PERE

LE PROFESSEUR JEAN-LOUIS FAURE

A MA MERE

A MA FEMME

A MA FILLE

A MA SŒUR

A TOUTE MA FAMILLE

AU GENERAL LACAILLE

AUX MEDECINS-LIEUTENANTS
LAMOU, BERTRAC ET MERLIHOT

MES TROIS « COMPAGNONS DU XII D »

AU MEDECIN COMMANDANT MARCHETTI
ET
A TOUT LE CORPS MEDICAL DU STALAG XII D

A TOUS MES CAMARADES DE PROMOTION PARTIS
POUR LA RELEVE

A MON CAMARADE BRYGOO

en souvenir de l'été 1940 et de la « quarantaine » actuelle que nous supportons vaillamment tous les deux !

AUX MEDECINS DES TROUPES COLONIALES
JEAN LAGARDE,
GEORGES MACE
RENÉ GUILLEMETEAU

qui nous ont précédés au Cameroun, à Madagascar et en A. E. F.

A TOUS MES ANCIENS MALADES ET AU PERSONNEL
DE L'INFIRMERIE D'ANDERNACH

A TOUS DES CAMARADES
DE L'ECOLE DE SANTE NAVALE

ET EN PARTICULIER A CEUX DE LA
« GRANDE » EQUIPE DE RUGBY

A TOUS MES AMIS

AU MEDECIN PRINCIPAL LE BRETON

AU MEDECIN GENERAL DE 2me CLASSE JEANNIOT

DIRECTEUR DE L'ECOLE PRINCIPALE .

.DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE ET DES TROUPES COLONIALES.

MÉDECIN DES HÔPITAUX

OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,

CROIX DE GUERRE 1914-1918.

AU MEDECIN EN CHEF DE 1re CLASSE CANTON

SOUS-DIRECTEUR DE L'ECOLE PRINCIPALE

.DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE ET DES TROUPES COLONIALES.

CHIRURGIEN DES HÔPITAUX,

OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,

CROIX DE GUERRE 1914-1918.

A TOUS MES MAITRES DES FACULTES DE MEDECINE

DE BORDEAUX ET DE MONTPELLIER

A MES JUGES

A MON PRESIDENT DE THESE

MONSIEUR LE PROFESSEUR F. VILLEMIN

PROFESSEUR D'ANATOMIE,
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,
CROIX DE GUERRE,
OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE,
OFFICIER DE SAINTE-ANNE DE RUSSIE.

qui a bien voulu nous faire l'honneur d'être notre Président de Thèse. Qu'il trouve ici l'expression de nos remerciements les plus sincères.

I

Pourquoi ce Sujet ?

Au cours d'Etudes de Médecine qui, depuis le P. C. B. nous ont envoyés de Paris à Rochefort, puis à Bordeaux et Montpellier, avant de nous exiler 18 mois en Allemagne, pour nous ramener enfin à Bordeaux passer notre Thèse, il est difficile pour un étudiant de s'être attaché à un « Patron » et d'avoir longuement étudié un sujet de thèse, à moins qu'il ne soit un passionné, pour un sujet précis. C'était mon cas pourtant, mais pour un sujet d'hygiène à la fois peu original et toujours en question : la lutte contre la tuberculose, l'alcoolisme et la syphilis. J'en avais même écrit de longues pages au cours de ma captivité, mais je n'ai pu terminer, et les circonstances actuelles n'étaient pas particulièrement propices à un tel sujet, qui m'obligeait à revenir sur certains de nos catastrophiques « retards » que nous connaissons hélas ! tous beaucoup trop, à préconiser des mesures dictatoriales hors de saison, et aussi à dire quelques sévères vérités sur notre III[e] République. Enfin, ayant eu la chance et l'honneur de passer 18 mois comme Médecin au milieu des prisonniers, j'ai pensé que le récit de la vie d'un tel Médecin, pourrait intéresser les quelques rares bonnes volontés qui ont l'habitude de lire les thèses, et ensuite que ce serait pour moi une excellente occasion de défendre par écrit, en soutenant oralement cette défense devant mes Juges, le principe de la Relève des Médecins trop souvent critiquée par ceux qui n'ont pas eu l'honneur d'être nommés ou ceux qui ne se donnent pas la peine de réfléchir et qui sont, hélas ! trop nombreux.

Toutes ces raisons m'ont donc porté à raconter la vie de mon Infirmerie, passant du particulier au général, et laissant un aperçu sur toute l'organisation sanitaire du Stalag XII D. D'autres, j'en suis sûr, s'attacheront à des point plus précis, comme le grand rôle des Médecins dans le camouflage des malades à rapatrier et tous les « trucs » employés pour les faire accepter comme malades.

Que cette introduction soit aussi pour moi l'occasion de remercier mon camarade Bertrac qui, un jour d'hésitation au Café de la Faculté, m'a suggéré ce sujet. J'espère qu'il ne trouvera pas trop d'erreurs ni d'oublis dans mon récit.

II

La Relève des Médecins

Devant la durée des hostilités, qui maintenaient interminablement derrière les barbelés un grand nombre de Médecins prisonniers (1), et devant le petit nombre de volontaires pour aller les remplacer, le Gouvernement Français décida, au cours de l'été 43, d'organiser en grand la Relève rapide de tous les Médecins. De nombreux militaires partirent et parmi eux, entr'autres, l'entière promotion 1938 de l'Ecole de Santé Navale. De notre promotion — celle de 1939 — seuls furent pris ceux des classes 39, 40, 41, c'est-à-dire, sur un total de 90, 24 élèves titulaires de 20 inscriptions.

Et c'est ainsi que, rappelés d'urgence en août 43 à Montpellier, nous étions aussitôt dirigés sur Paris, pris en charge au Val-de-Grâce par l'Armée de Terre, équipés, ravitaillés, vaccinés et mis en route sur l'Allemagne à la fin septembre.

Ce principe de la Relève fût très critiqué. Les uns, peureux ou égoïstes, et voulant cacher leur peur et leur égoïsme, se servirent d'un prétendu patriotisme pour dénier au Gouvernement Français le droit de désigner ainsi des jeunes gens à aller se constituer prisonniers. D'autres, quelquefois sincères, estimèrent que cette Relève était au service de l'Allemagne, et, non confiants dans son exécution après l'exemple de la Relève des ouvriers, s'abstinrent de partir. Il est bon, aujourd'hui que la plupart sont revenus, de dire

(1) Je n'ai pu obtenir le nombre exact des médecins retenus en captivité, ni celui des « releveurs ». Renseignement d'ordre militaire !!!

notre avis à ce sujet. Nous avons hautement désapprouvé ceux qui refusèrent de partir (au nombre de 1 dans notre promotion). Si quelques-uns ont occupé ensuite leur temps à de la « vraie » Résistance (je songe en ce moment à l'un d'eux qui eût une belle conduite active dans le Maquis; je l'en félicite, mais il n'aurait pas été moins patriote et moins bon Français en acceptant son ordre de départ), il y en a malheureusement d'autres qui n'ont rien fait pour la France et que nous considérons à juste titre comme des déserteurs (1). Tous les « releveurs » — ce fût notre nom — ont d'abord rendu un service immédiat et inappréciable à leur « relevé », car la Relève fût respectée et tous les Médecins pour qui vint un remplaçant, furent renvoyés dans leur foyer (2). En dehors de cette « Libération » apportée « à domicile », ils ont eu ensuite la possibilité de rendre d'énormes et certains services à tous les prisonniers; en aidant ceux-ci, ils ont pu faire aimer la France, qu'ils représentaient, par des prisonniers de plus de dix Nations; ils ont appris beaucoup de choses et certains ne retrouveront pas les conditions de travail qu'ils ont connues, avant des années, quand ils seront Chefs de Service ou Médecins-Commandants ! Toutes ces raisons font que nous ne regrettons pas notre départ, que nous nous en félicitons même et que nous désapprouvons au plus haut point ceux qui, par peur ou par patriotisme mal placé, n'ont pas voulu rendre ce service à leurs compatrio-

(1) L'un de ceux-ci, porteur d'un grand nom, resta à Paris, occupant son temps à la piscine Molitor ou jouant au bel Apollon dans les bistrots chics. Les Allemands partis sans qu'il ait fait grand chose pour les chasser, il joua au grand patriote épurateur. Nous le méprisons !

Un autre s'abstint de partir après avoir touché tout ce qui était distribué aux partants. On m'a dit, sans que personne, d'ailleurs, n'en sache rien de précis, mais ce dont je suis prêt à le féliciter, qu'il avait eu une conduite brillante. Cela n'empêche qu'avant de partir, sa principale crainte dont il nous fit part un jour, était d'être pris de force contre les Russes, et je soupçonne cette crainte d'avoir été la cause principale de son abstention.

(2) A ma connaissance, seul le Médecin-Capitaine Laurent ne fût pas renvoyé en France après l'arrivée de son releveur Fleury. Mais il avait été jugé, condamné, et, après examen psychiatrique, envoyé dans un Camp disciplinaire. La faute allemande fut de ne pas renvoyer aussitôt le releveur.

tes plus malheureux, comme ceux qui, n'ayant rien fait d'utile à la France, se montrent très ardents à nous critiquer ou nous calomnier..., et il y en a !

Toujours est-il que le 30 septembre 1943, nous étions quatre bons camarades ayant demandé à être nommés ensemble et qui, « bombardés » Médecins-sous-Lieutenants, quittions la gare de l'Est et prenions la direction de Trèves. C'étaient, avec moi, les Médecins-sous-Lieutenants Lamou, Bertrac et Merlihot que nous retrouverons au cours de ce récit.

Après un confortable voyage, comme nous avions perdu l'habitude d'en faire, nous arrivions sans formalité à la frontière que nous passions aussitôt, et, après un changement à Thionville — hélas ! baptisée à l'Allemande Diedenhoven — nous débarquions à Trèves, vers 10 heures du matin, avec une impressionnante quantité de bagages. Personne, bien entendu, ne nous attendait. L'un de nous, Merlihot, baragouinant quelques mots d'allemand, explique notre cas à l'officier de la gare qui voulut bien aviser le Stalag pendant que nous devions attendre à proximité.

Pour nous, cette attente fût mise à profit pour visiter la ville, découvrir son charme, remarquer la supériorité hygiénique constituée par les poubelles hermétiquement closes, admirer la célèbre « *Porta Nigra* » qui constituait alors la seule ruine de la ville, nous faire « accoster » par une Française — triste représentante de notre pays et émule de toutes celles qui allaient nous faire rougir tout au long de notre séjour — qui nous emmena dans un Grand Café (nous apprîmes par la suite que nous n'avions pas le droit d'y entrer), et enfin pour retourner à la gare et y trouver une sentinelle assez bourrue, mais qui se radoucit un peu quand elle sût que nous étions Français et non Italiens.

Avec elle commença la pénible montée vers le Stalag, perché sur le sommet d'une colline — « La Petrisberg » — qui surplombe la ville. Je ne me rappelle plus le nombre

de marches, mais je sais qu'il faisait bien chaud, car le temps était magnifique, et qu'au cours de la montée des gosses en uniforme nous insultaient en nous traitant de « Macaronis »..., ce qui restait de l'Axe trois semaines à peine après la capitulation de l'Italie !

Au sommet, grande place. A gauche, Caserne moderne sans muraille sombre à la mode prison, rideaux aux fenêtres, fleurs, etc... Et à droite, le Stalag XII D de Petrisberg ! L'impression fût assez refroidissante : plusieurs rangées de hauts barbelés séparés par d'autres barbelés touffus, en hérisson, et, derrière ces barbelés, des figures tirées, sales, non rasées, les yeux hagards : des bêtes s'accrochant aux fils de fer et nous regardant comme le font les animaux du Jardin des Plantes. Désagréablement surpris, nous sûmes par la suite que c'était un spectacle inhabituel, que le camp regorgeait momentanément de prisonniers après l'arrivée de 16.000 Italiens qui étaient là, après des voyages effrayants, couchant par terre et sans manger.

Mais il fût plus difficile d'entrer, car personne ne savait au juste ce que nous venions faire, et n'entre pas qui veut dans un Stalag ! Les prisonniers volontaires étant assez rares, les sentinelles sont toujours méfiantes devant des nouveaux venus. Enfin, après passage dans des Bureaux de la Caserne, et après quelques hésitations et serrements de cœur, devant ce que représentait pour nous ce passage subit de la Liberté à la Captivité, nous franchissions la porte barbelée : Nous étions prisonniers et n'avions plus qu'à nous laisser guider. Encore une formalité et un Français, bien étonné de nous voir, nous conduisait, toujours sous les yeux ahuris et malheureux de ces nouveaux et nombreux arrivants, jusqu'à l'Infirmerie, ou mieux le « Krankenrevier » où se tenait la « popote » des Médecins dont l'un d'eux eût la bonne surprise de voir arriver ainsi, et sans qu'il s'y attende, celui qui lui apportait, après plus de trois ans d'attente, la Liberté. C'est Merlihot qui eût ainsi, le premier, le plaisir de rencontrer son « relevé »...

Le Stalag XII D

AVEC SES CENTRES HOSPITALIERS FRANÇAIS.

III

Centres hospitaliers du Stalag XII D [1]

Le Stalag XII D couvrait un assez vaste territoire qui, limité à l'Ouest par la frontière Franco-Allemande ou Franco-Luxembourgeoise, s'étendait à l'Est par une pointe jusqu'à Betzdorf à 80 kilomètres au-delà du Rhin. Pendant que la limite Nord remontait du Luxembourg à Bad-Godesberg (2), sa limite Est rejoignant le Rhin à Coblence, longeait le fleuve jusqu'au Sud de Bingenbruck d'où partait la limite Sud qui rejoignait à peu près horizontalement la frontière française, dans la Sarre. Les villes les plus importantes du Stalag, étaient après Trèves, notre capitale, Coblence, Bittburg, Gerolstein, Bad-Kreuznach, Simmern, Remagen, Altenkirchen, et une plus petite que nous connaîtrons mieux, parce qu'elle sera le centre de ce récit : Andernach-sur-Rhin.

Si le Stalag comprenait de très nombreux prisonniers de toutes nationalités, — Français, Russes, Italiens, Serbes, Polonais, Hindous, Belges, Hollandais, Américains, Sud-Africains — il n'avait à la fin après la fameuse « transformation » des prisonniers en travailleurs civils, qu'environ 16.000 prisonniers et 16 Médecins ou Dentistes français sur lesquels 9, puis à la fin 11, étaient des « releveurs ».

A côté des Médecins français, il y avait une quantité de

(1) Centres hospitaliers *français* c. a. d. avec à la tête un Médecin Français.
(2) Ville célèbre depuis la rencontre Chamberlain-Hitler.

Médecins Italiens, deux ou trois Médecins Polonais — dont deux furent arrêtés par la Gestapo — deux Médecins Serbes — dont un seul semblait en avoir le titre — et, je crois, un ou deux étudiants en Médecine Russes. Tous ces Médecins, de nationalité différente, vivaient, quand ils étaient réunis, comme au Stalag, en plus ou moins bonne intelligence.

Chaque Médecin, dans son centre, soignait en principe les prisonniers de toutes nationalités; mais cette règle s'appliqua surtout aux Médecins Français, et au Polonais du Stalag qui, en dehors de ses compatriotes, passait la visite des Russes et de tous les « exotiques ». Une exception était cependant faite pour les Russes qui n'avaient pas le droit d'être hospitalisés là où se trouvaient des prisonniers d'une autre Nation : Sainte Terreur de la Contamination Bolchevique ! D'ailleurs, cette règle qui, primitivement, leur réservait l'hôpital de Bittburg, et une Infirmerie au centre de Coblence, ne fût plus respectée le jour où ces deux centres furent détruits.

Et maintenant, nous allons passer en revue les différents centre hospitaliers, qu'il s'agisse d'hôpitaux (ou Lazarett) ou d'Infirmerie (Krankenrevier). Cependant, pour rester dans le sujet, je n'envisagerai que les Centres tenus par des Médecins Français et recevant, entr'autres, des Français. Et si je me permettrai une exception, c'est pour une Infirmerie qui fût formée à Andernach, où je me trouvais, en novembre 1944, pour les Russes, dont j'eus l'occasion de m'occuper — quoique de loin, et en collaboration avec un Médecin Italien — et qui resta pour moi l'exemple le plus honteux du traitement que les Allemands infligeaient aux Russes.

1° Il y avait tout d'abord l'Infirmerie Centrale, celle du Stalag, sur laquelle veillaient directement le Médecin-Chef Allemand — dont il sera question plus loin, — et du côté français, le Cdt Marchetti, notre Médecin-Chef, assisté du Lieutenant Panis, tous deux releveurs. Avec eux se

trouvaient les deux Dentistes, les Lieutenants Leblanc et Marquet.

Si cette Infirmerie brillait par les « autorités » médicales qui la dirigeaient, elle n'en possédait pas moins des locaux immondes dans lesquels, pour ne citer qu'un exemple, les tuberculeux ouverts voisinaient avec les autres malades, et que les punaises avaient définitivement annexés. Arrivé une fois au milieu de la nuit, je n'oublierai jamais le spectacle de tous ces malades préférant le plancher à leur « lit » ni l'odeur infecte et chaude de cet Etablissement dit Sanitaire.

Les malades qui y séjournaient étaient, soit les plus courageux resquilleurs à qui tout était préférable au travail, soit les « chroniques », les incurables, attendant des mois un éventuel convoi, les tuberculeux avant leur évacuation sur Sarrebourg, tous ceux atteints de maladies de peaux rebelles que les Infirmeries se renvoyaient et qui finissaient par échouer dans ces tristes lieux avec l'espoir peut-être qu'un choc moral, devant la saleté des locaux, fasse ce que ni les médicaments, ni les pommades n'avaient pu faire.

Bonne pour l'incendie seulement, cette Infirmerie fût heureusement évacuée en septembre 44, par la majorité des malades; quelques-uns, ayant pu se soustraire à cette évacuation avec l'espoir d'une arrivée prochaine des Américains, qui, hélas ! devaient s'arrêter plusieurs mois à quelques kilomètres de là, y restèrent encore quelque temps.

2° A Trèves toujours, mais dans la ville même, et sans que rien ne rappelât aux malades qu'ils étaient prisonniers, s'élevait le grand Centre Chirurgical du Stalag sur les destinées duquel veillait le Médecin-Capitaine Simon, autre releveur, aidé tour à tour des Médecins-Lieutenants Bertrac, Merlihot, venus de France avec moi, et du Médecin-auxiliaire Bonnaud, un des rares « anciens ». A côté de l'Infirmerie dont nous venons de parler, cet hôpital tenu

par des Frères était luxueux; tout le confort moderne et les équipements sanitaires si bien développés en Allemagne y étaient. Les Salles d'opérations étaient somptueuses, et l'installation de Radio pouvait faire rêver bien des Médecins. Comparable à celle de nos plus grands Hôpitaux Modernes, elle était, par rapport à l'installation Radiologique de l'Hôpital Militaire de Saint-Nicolas à Bordeaux — — pour prendre un exemple — à peu près ce qu'est le plus moderne appareil de Télévision par rapport à l'appareil de Photographie de Nicéphore Niepce...

Le traitement qu'y recevaient les malades, tant au point de vue alimentaire que médico-chirurgical, était en tous points remarquable, et ceux qu'une nécessité d'opération y apportait n'avait guère d'enthousiasme pour en repartir, surtout sachant qu'un passage de convalescence était obligatoire à l'Infirmerie du Stalag; quittant ce paradis, ils devaient aller prendre leur place parmi les punaises ou plutôt prendre la place qu'avaient bien voulu leur laisser ces maudits insectes.

Les Médecins qui eurent la chance d'y être affectés, n'eurent qu'à s'en féliciter, et je gage que mes camarades Bertrac et Merlihot ne trouveront pas de sitôt, où qu'ils aillent, une telle installation à leur disposition à côté d'une telle initiative et d'une telle réunion de toutes les maladies.. En dehors de toute autre question, la relève fût pour eux, au point de vue professionnel, éminemment profitable.

3° Venait ensuite l'hôpital de Bittburg avec un Centre spécialement réservé aux Russes. Le Docteur Ercovici y représentait la France et resta jusqu'à ce que les bombes l'en chassèrent. Au printemps 44, les deux Médecins Polonais ayant été pris par la Gestapo, c'est le Capitaine Simon qui fût chargé d'aller y opérer une ou deux fois par semaine. Il y avait encore deux autres releveurs : Le Docteur Fleury et le jeune dentiste Delafargue.

4° Un autre hôpital se trouvait à Birkenfeld avec, comme releveur, le Lieutenant Rosat des Troupes Coloniales.

Situé au-milieu de l'hôpital allemand, je n'eus de ce Centre que de rares échos et en particulier... la présence d'une piscine dont pouvait jouir à lui tout seul le Médecin Français ! Je sûs aussi que le prédécesseur du Lieutenant Rosat, le Docteur Bernis-Bergeret, avait en trois ans beaucoup opéré en collaboration avec le chirurgien allemand, et avait pour son compte plus de 2.000 anesthésies au l'Evipan à son actif. C'est dire quelle fût l'importance de ce Centre qui dût être évacué en septembre 1944, pour ne connaître en février ou mars qu'un très bref essai de reformation dont le plus grand exploit fût... d'être presque aussitôt libéré.

5° Enfin, il y avait encore l'hôpital de Bad-Kreuznach, baraques extrêmement bien aménagées, dans l'enceinte du superbe hôpital militaire allemand. C'est mon camarade Lamou qui en fût le brillant Médecin-Chef dès son arrivée et jusqu'à l'évacuation de septembre 44, avec une seule interruption à la suite du tragique bombardement du 21 juillet qui faillit lui coûter la vie, et pendant laquelle le Docteur Bertrac, appelé de Simmern, vint présider à la formation rapide de nouvelles baraques.

6° Après ces grands Centres, venaient les plus modestes, ceux qui, sans connaître la crasse du Stalag, ignoraient tout le luxe des hôpitaux; il y avait en un mot ces Infirmeries d'où les Médecins, plus proches des prisonniers, pouvaient mieux connaître et comprendre la captivité. Sans somptueuses installations, ces Infirmeries ou « Revier » s'occupaient de l'ingrate besogne des « petites maladies » ou de la toute petite chirurgie. Notons tout d'abord celle de Bad-Kreuznach, au centre de la ville, à deux kilomètres de l'hôpital dont nous venons de parler. C'est le Docteur Michaud, puis ensuite son releveur Galland qui l'occupèrent, en ayant l'inappréciable fortune d'avoir pour les cas graves la proximité de l'hôpital et son Médecin Français. A deux, la captivité était plus suppor-

table; et puis, Bad-Kreuznach, avec son vin et son bon accueil, avait son charme...

7° Venait après, le « Revier » de Coblence-Metternich. Baraque assez gentille mais entourée de barbelés particulièrement rébarbatifs, elle n'était prévue que pour une vingtaine de malades, uniquement Français, et avait à sa tête, durant tout mon séjour, le pieux Edwards, Médecin-auxiliaire, prisonnier depuis le début, et qui en tous lieux et en toutes occasions donna le plus bel exemple de rectude et de dignité. Il resta dans son Infirmerie jusqu'à sa destruction, après leur 22e Bombardement, mais ne quitta pas le « patelin » dont il fût un ou deux jours, après en avoir été l'unique Médecin, le Commandant Militaire. Tous ceux qui ont connu Edwards, garderont de lui le meilleur souvenir, et pour ma part, je ne regrette qu'une chose : ne pas avoir eu plus souvent l'occasion de franchir les 18 kilomètres qui me séparaient de lui.

8° Jusqu'au milieu de 44, il y eût au centre de cette belle vallée de la Moselle, tout au bord de la rivière, l'Infirmerie de Kochem, où le Médecin-auxiliaire Bonnaud, dont nous avons déjà parlé au sujet de l'hôpital de Trèves, où il fût affecté ensuite, apprécia hautement les beautés de la région comme son petit vin blanc si sec et l'accueil sympathique des « autochtones » dont il était en quelque sorte devenu le Médecin.

9° Au Centre de l'Hunsrück, c'était la triste « Tour-Infirmerie » de Simmern, qui après avoir à peu près rendu fou, ou accentué la folie d'un Médecin-Lieutenant, eût pour Médecins-Chefs successifs les Dr. Panis, puis Merlihot et enfin Bertrac, qui, après neuf pénibles mois eût la chance d'y connaître la Libération.

10° Enfin, au bord du Rhin, à égale distance de Coblence et de Remagen, — dont le monde entier apprit le nom avec un grand espoir — se trouvait l'Infirmerie d'Andernach, sur laquelle je sévis pendant 18 mois, et qui, de bien,

modeste que je la prenais le 4 octobre 43, des mains de mon prédécesseur Cazenave-Mahé, devint à la fin un grand Centre avec 4 Médecins, 1 Dentiste, 2 Aumôniers et plus de 100 malades de 10 nationalités différentes.

C'est l'histoire de cette Infirmerie que je vais m'efforcer de conter au cours de ces quelques pages. Son histoire sera celle de toutes les autres Infirmeries.

11° A Andernach même, après l'évacuation du Stalag, la destruction de nombreux autres Centres et l'afflûx des malades sur ma pauvre Infirmerie, il fallût songer à fonder un nouveau « Revier » spécialement pour les Russes. Le local choisi fût un ancien Kommando où avaient vécu, parmi les punaises, des Français pendant trois ans, puis des Italiens une année. Il y avait de la place pour 120; il arriva 270 malades. Longtemps ils restèrent sans paille ni lit, ni couvertures, ni presque rien à manger et jamais ne connurent la douceur d'un feu, sinon celui des bombes. Annoncé partout comme nouveau « Lazarett » — invraisemblable, mais vrai — l'hôpital d'Eppenheim, du Stalag XII A, particulièrement surchargé, y envoya un jour 55 Russes tuberculeux avérés. Ces pauvres, après un interminable voyage de trois jours, sans manger et en plein froid, arrivèrent dans cet espèce de grand parc à cochons, pour ne pas même y trouver de quoi se restaurer et pour, en guise de lit, y trouver le glacial plancher. Quelques-uns moururent vite; d'autres furent libérés de cet enfer — un enfer sans feu hélas ! — par les bombes, le 27 décembre, bombes qui coupèrent la seule « commodité » : l'eau courante. Ceux qui survécurent à ce bombardement, après deux jours et deux nuits passés à peu près en plein champ — toujours sans manger ou presque — et à une époque particulièrement froide — entre Noël et le 1er Janvier — furent finalement rapportés dans cet immonde et devenu branlant édifice, un peu rafistolé; mais ils y trouvèrent en plus les affreux courants d'air résultant de la destruction des fenêtres. Ayant eu l'occasion d'y passer quelques jours

plus tard, j'en vis qui criaient pour qu'on leur donnât à boire, mais personne ne se dérangeait, l'eau étant rare et tout juste suffisante pour la cuisine, ... et quelle cuisine ! Et pour corser l'horreur de ce que certains avaient l'audace d'appeler un « hôpital », le manque d'eau ayant supprimé les latrines, déjà immondes, la cour fût transformée en une vaste et nauséabonde exposition d'excréments au milieu desquels les Russes faisaient cuire quelques patates volées, à côté des cadavres de leurs camarades morts et jetés nus dans cette cour, raidis par le froid, en attendant qu'une corvée ait bien voulu, d'abord creuser un trou, ensuite y porter leurs restes, sans cercueil ni même un sac, dans le cimetière juif.

Peut-être se demandera-t-on avec angoisse, quel Médecin pouvait avoir accepté de « régner » sur pareille ignominie. Tout d'abord, je fus, avec mon camarade Lamou, chargé de faire un triage des malades, mais à la suite de ma demande, un Médecin Serbe — ou du moins un pseudo-Médecin — y fût affecté. Il aurait pu obtenir quelque chose en s'en occupant sérieusement et en faisant du bruit; hélas ! le bombardement lui fit bien peur et son cœur — les Serbes ont le cœur très fragile ! — l'obligea à s'éloigner avec quelques compatriotes à 5 kms de là : sa visite se fit plus épisodique et inutile, et je crois que l'on ne sût jamais au juste combien avaient péri de Russes dans le bombardement. Après lui, un Médecin Italien, homme très raffiné, en fut chargé; je laisse à imaginer ce qu'en homme raffiné il pouvait penser devant un pareil spectacle. Et puis, ne parlant pas le Russe, sans la moindre possibilité du plus petit essai de traitement, sans la moindre autorité sur les Allemands qui méprisaient trop les Italiens pour prêter l'oreille à leurs revendications, il ne pouvait rien faire et dût capituler. Enfin, mon ex-interprète sanitaire Serbe, étudiant vétérinaire, se faisant appeler partout Docteur, se fit affecter à ce Poste si enviable. Parlant Russe et entreprenant, surtout lorsqu'il se sentait son

maître, il pouvait faire quelque chose (et c'est d'ailleurs un vétérinaire qu'il fallait pour une telle porcherie). Il apporta quelque amélioration, fit venir une fois un Médecin-Allemand qui fût effrayé devant ce spectacle et n'osa pas aller plus loin, me fit part de son ahurissement, devant ce qu'il n'osait nommer, écrivit des rapports, etc... Rien n'y fit, sinon la Libération, et encore pendant les deux jours de combat qui la précédèrent, nos pauvres loques survivantes furent gardées prisonnières des étages supérieurs, les S. S. ayant fait sauter l'escalier pour ne pas être dérangés dans la bataille.

Si je me suis étendu un peu plus sur ce Centre ne recevant aucun Français, c'est pour citer l'exemple le plus honteux que j'ai eu l'occasion de rencontrer là-bas. On a dit beaucoup de choses sur les allemands et leur barbarie. On a souvent exagéré même, et le peuple que nous avons connu en Rhénanie n'était pas un peuple de sauvages (tous les prisonniers pourront en témoigner). Pour ma part, tout ce que j'y ai vu, et je ne veux témoigner que de ce que j'ai vu (1), notamment au point de vue médical, ne m'a pas permis de me plaindre trop. C'est pourquoi je n'en appuie qu'avec plus de force sur ce cas de suprême et hideuse négligence, cette impuissance à supprimer une chose qui révoltait tout le monde, aussi bien les allemands que nous-mêmes. Rien ne fût fait de ce que demanda le Médecin-Chef allemand Dallhaus. Les responsables sont les bureaux du Stalag et le successeur de ce Médecin-Chef qui ne voulurent pas se déranger pour venir constater.

12° Enfin pour terminer cette énumération et pour ne pas avoir à revenir sur sa formation, je dois signaler aussi l'Infirmerie qui fût formée après « l'exode » de septembre 44, au-delà du Rhin, à Vielbach, près de Dierdorf, où se réfugia notre Médecin-Chef, le Commandant Marchetti, avec les Lieutenant Panis et le Lieutenant Rosat, deux Mé-

(1) Si chacun se contentait de raconter ce qu'il a vu, comme tout serait plus simple et plus juste !

decins Italiens, un Médecin Serbe, le Médecin Polonais, de très nombreux sanitaires et quelques malades... chroniques, venus de partout. Baraque située en plein bois, à 300 mètres d'un petit village, cette Infirmerie fût le refuge de tous ceux qui, chassés par les bombes, ne pouvaient pas venir à Andernach. C'est ce qui représenta le dernier reste du Stalag, mais combien plus sympathique.

13° Il convient aussi de signaler l'hôpital de Maria-Laach, tenu par les Frères de cette Abbaye magnifique, au bord du beau lac qui en porte le nom. Il n'y avait pas de Médecin Français; mais quatre infirmiers qui recevaient les cas graves de toute la région et les cas urgents que j'envoyais (j'en étais à 15 kms). Le traitement alimentaire et médico-chirurgical était parfait; tous les prisonniers qui y sont passés n'ont eu qu'à se féliciter des chirurgiens allemands de cet hôpital, comme des bons soins que leur prodiguaient les quatre Sanitaires Français, si sympathiques et si dévoués. Seul le logement rappelait la captivité : c'était une grande baraque entourée de barbelés avec, à l'intérieur, lits en bois à deux étages, mais bien entendu, draps blancs régulièrement changés.

C'eût été, pour un Médecin amateur de la nature, de la natation ou de la pêche, un Poste idéal !...

Au cours des pages qui vont suivre, nous verrons ensemble quelle filière devaient suivre les prisonniers malades, comment ils étaient internés, quel était le contrôle allemand, quels médicaments nous pouvions leur donner, quelles maladies furent le plus souvent rencontrées, quelle fût la vie souvent mouvementée de tous ces Centres et quelle fût pour la plupart d'entre eux, leur fin tragique.

IV

Organisation Médicale proprement dite.

Tout prisonnier malade devait s'inscrire pour la visite, et s'adressait pour celà à sa sentinelle. C'est là qu'était tout le drame ! Quand les sentinelles étaient bonnes, et ce fût, en Rhénanie du moins, heureusement souvent le cas, elles menaient le malade à la visite; dans tous les autres cas, si le P. G. n'avait point de fièvre, si sa sentinelle — du genre souvent ignare — estimait qu'il n'était pas malade, si le trajet à faire pour voir le médecin était trop long, s'il y avait de la neige, ou bien danger de bombardement en cours de route — (les visites furent beaucoup moins nombreuses les trois derniers mois par suite de l'offensive aérienne) — si, pour conclure, la sentinelle jugeait que le plaignant n'avait pas besoin de voir un Médecin, il lui accordait un ou deux jours, ou bien l'envoyait avec force menace de baïonnettes à son travail avec le cri devenu légendaire chez tous les prisonniers : « Raus; nicht Arbeit nichts essen » (pas de travail, rien à manger). C'est ce qui provoqua le plus de catastrophes, les cas non vus assez tôt s'aggravant et ces pauvres malades obligés alors de parcourir de longs et pénibles kilomètres dans des états lamentables. Malgré tout je n'ai pas eu à me plaindre de trop nombreux cas comme celui-là, n'ayant eu qu'une réclamation à formuler au sujet d'un pneumonique venu qu'après 8 jours de maladie et gardé à son Kommando par une brûte qui estimait que 39°5 n'était pas de la fièvre, que le malade n'était qu'un fainéant et trouvant

des mots pour convaincre le Docteur de la bénignité de la maladie.

En dehors de ce cas, je n'ai remarqué des retards que pour des panaris, le prisonnier venant alors qu'il ne pouvait dormir depuis six ou huit nuits ! Mais, dans bon nombre de cas, le prisonnier était lui-même fautif, assez peu enclin, surtout pour les Français travaillant dans la culture, à aller voir un Toubib, scrupuleux, aussi étonnant que cela puisse paraître, d'abandonner leur patron, et préférant se confier à des remèdes de bonnes femmes ou à des rebouteux locaux, ou à l'application de cette fameuse pommade noire, si répandue en Allemagne et employée au petit bonheur pour toutes les maladies, par la plupart des sentinelles la trouvant en abondance dans la caisse de pharmacie du Kommando.

C'est cette nonchalence qui coûta la vie à un Français que nous avions vu dans son Kommando le lundi pour un banal abcès de la gorge et qui, malgré nos conseils, celui de ses camarades et de ses sentinelles — pour une fois pas assez énergiques — se refusa à venir à l'Infirmerie et nous fût amené le mercredi matin pour mourir l'après-midi, après trachéotomie, à l'Hôpital allemand.

Mais revenons aux cas normaux avec bonnes sentinelles, ou simplement sentinelles soucieuses de leur devoir. Le prisonnier va consulter le médecin le plus proche, Quelquefois, c'est un Français, et alors tout est simplifié : il lui est donné deux ou trois jours de repos, ou on lui ordonne l'Infirmerie. Le plus souvent c'est un Allemand. Là encore il faut distinguer les bons et les mauvais, ceux qui sont durs avec tout le monde, ou ceux qui n'aiment pas les prisonniers en général, les Français en particulier; ou encore ceux qui, trop occupés, n'ont pas le temps d'examiner le malade dont ils ne comprennent pas un mot d'explication et n'écoutent que la sentinelle, ou ceux qui, de bonne foi, sont persuadés que, comme c'est son droit et son devoir, le prisonnier est un tire-au-flanc qui vient pour obtenir

deux jours de repos. Alors, suivant le cas, le Médecin le met à la porte sans examen ni repos, lui donne du repos pour lui faire plaisir, mais sans croire à sa maladie, écoute d'une oreille distraite l'histoire de cette maladie baragouinée en charabia franco-allemand et donne n'importe quelle « tablette » ou pommade noire, ou alors l'envoie à l'Infirmerie la plus proche, soit par évidente nécessité, soit pour ne pas avoir à s'en occuper, soit pour laisser le soin à un autre, et si possible à un Français, d'évincer le consultant et le renvoyer au travail : Facile effet de propagande qui prend automatiquement, et combien de fois n'a-t-on pas deviné les sentiments de ceux que nous étions, par manque de place, obligés de renvoyer : « au moins lui, le Toubib allemand, il m'avait reconnu ! ».

Il y en a qui doivent revenir plusieurs fois chez le Médecin, lequel, voyant un petit bobo, pense qu'il peut le soigner sans faire perdre de temps — c'est-à-dire d'heures de travail — au malade et sans en perdre lui-même. Le bobo s'envenime, suppure, n'est pas radicalement guéri par cette pommade noire, et finalement le prisonnier est envoyé à l'Infirmerie où il perd un mois pour un sale panaris ou quelque phlegmon. D'autres encore vont régulièrement à la visite pour maux d'estomac, s'en retirent toujours avec quelques tablettes de bicarbonate, ou de la poudre de « Neutralon » et vont ainsi jusqu'à ce que l'ulcère se perfore ou saigne. Toutes les gastrites ont constitué la plaie de ce métier de Médecin de prisonniers !

Enfin, le malade arrive à l'Infirmerie. Certains sont bien malades, mais veulent repartir vite car l'ordinaire est inférieur à celui des fermes, surtout les derniers temps, l'air n'y est pas pur et, à la fin surtout, le ciel dangereux. D'autres sont à peine touchés, mais veulent rester éternellement et combinent pour s'accrocher, font des petits travaux, le ménage des sentinelles, ou s'embauchent dans des corvées à l'extérieur, surtout lorsqu'il y a quelque chose à manger : tout est bon quand on veut éviter de re-

tourner dans une mauvaise place. D'autres, enfin, ont tout fait pour venir à l'Infirmerie dans l'espoir d'être envoyés à l'Infirmerie du Stalag où, croient-il — et ils ne se trompaient pas souvent — il leur serait possible de se rééquiper en vêtements et en chaussures, ou de changer de Kommando. En effet, c'est vers l'Infirmerie du stalag, que j'envoyais tous mes malades chroniques, toutes ces assomantes gastrites ou ces maladies de peau interminables, ou encore tous ces malades pour lesquels mon diagnostic restait réservé, ... et il faut être modeste !

Les cas graves, je les expédiais directement sur l'Hôpital de Trèves, lorsqu'ils étaient transportables, ou sur celui de Maria-Laach lorsqu'ils avaient besoin d'être emportés en ambulance.

Mais un gros ennui pour l'expédition à Trèves : En principe, tout malade destiné à l'Hôpital devait passer par le Stalag. Règle ridicule et surtout illogique qui obligeait les malades les plus graves à monter à pied, souvent avec 40° de fièvre, jusqu'au Camp; et tous ceux qui ont connu la côte peuvent imaginer le calvaire que cela pouvait présenter pour ces fiévreux ou ces éclopés, ... bien entendu obligés de porter eux-mêmes leurs affaires, les sentinelles s'estimant le plus souvent suffisamment chargées par leur fusil dont elles ne se séparaient pas. Heureusement, j'ai pu plusieurs fois, par des sentinelles plus intelligentes, passer sur cette règle; mais pour d'autres hélas ! dont je n'ai jamais eu de nouvelles, je me suis bien souvent demandé comment ils avaient pu arriver vivant au Stalag.

Une fois sortis de l'Hôpital, passage obligatoire de quelques jours au Stalag, charmant lieu de convalescence, avant le retour au kommando, ou le rapatriement — hélas bien rare — ou le classement parmi les chroniques qui restaient ainsi des mois au Camp jusqu'à la prochaine grande « virée » du Médecin-chef allemand, ou leur prochain classement parmi ces fameux D. U. qui pouvaient

espérer retrouver leur pays plus rapidement que les autres (1).

Enfin, avant de terminer ce chapitre, je dois signaler le cas des tuberculeux que nous devions, au début, faire envoyer à l'Hôpital de Sarrebourg (via le Stalag); mais au cours de la première année, je n'ai pas eu de cas de tuberculose, alors que j'en ai eu beaucoup à la fin, après la Libération de la France, ... et qu'il était alors devenu impossible de les évacuer.

---

(1) D. U. = Dienstunfähig = inapte au service. les D. U. étaient en principe rapatriés, mais s'ils étaient nombreux, les convois l'étaient moins.

Le Contrôle médical Allemand.

Bien entendu si les Médecin du Stalag XII D étaient libres de sortir seuls dans un périmètre de 5 kms autour de leur résidence, si certains obtenaient parfois de prendre le train sans sentinelle, et si enfin Lamou et moi, les derniers mois, avions obtenu l'autorisation d'aller seul, à bicyclette, à la nouvelle Infirmerie de Dierdorf, située à 40 kms d'Andernach au-delà du Rhin, pour nous entretenir avec le Médecin-chef Allemand, il ne faut pas croire que nous étions, au point de vue professionnel, automatiquement libres. Ce n'était pas nous, Médecins prisonniers qui étions responsables de la santé des prisonniers et de leur traitement, mais les Médecins allemands dont, en principe, nous n'avions qu'à exécuter les directives données au cours de leurs fréquentes visites de contrôle. Mais nous allons voir que cette règle était très lâche, que tout dépendait de la confiance accordée aux Médecins prisonniers — cette confiance ayant suivi en général un Crescendo constant — ou bien du zèle plus ou moins grand du Médecin Allemand appelé en l'occurence « Truppenarzt ». Quand le zèle n'était pas en cause, c'était alors la haine et le mépris de l'ennemi qui réglaient ce contrôle, et si, dans le XII D, ce cas était très rare, il a cependant empoisonné l'existence de ceux qui se sont succédés à la triste Infirmerie de Simmern.

Tout d'abord, il y avait, au Stalag, le Médecin-chef Alleand, Stabsarzt ou ober Stabsarzt (1). C'est lui qui avait en

(1) Médecin-Capitaine, Médecin-Commandant.

principe la haute main sur toute la question sanitaire dans tout le territoire du XII D. Présidant aux visites qui décidaient des rapatriements (ou du moins du classement des incurables dans la catégorie des D. U. qui ne pouvaient alors qu'espérer un rapatriement à plus ou moins brève échéance), il était le grand maître de tous les Médecins dont il signait les « Ausweis » et des Sanitaires qu'il reconnaissait ou non et dont il signait les autorisations de sortie, ces derniers ayant en principe droit de sortir trois fois par semaine de 14 à 18 heures et accompagnés d'une sentinelle sans fusil ! Il décidait en dernier ressort de l'évacuation des malades graves sur l'Hôpital de Trèves ou le Sanatorium de Sarrebourg, et était enfin le seul juge, en principe, pour donner les cartes de « travaux légers » ou « travaux assis » (1). On comprendra donc comment, suivant la personnalité de ce Médecin-chef, la vie des Médecins prisonniers pouvait être simplifiée ou compliquée.

A notre arrivée le Médecin-chef était un « je m'enfoutiste » notoire, ne voulant aucune histoire, et acceptant au besoin quelques « arrangements », le café ou autres denrées rares étant toujours plein d'attrait pour les Allemands, qu'ils soient simples soldats ou haut gradés. Avec ce Médecin, nous pouvions nous estimer tranquille, et nous l'étions en effet, mais les malades à rapatrier ne pouvaient pas s'en féliciter pareillement, car le « bon » Stabsarzt laissait les pleins pouvoirs à un sous-officier Prussien, nommé Iter, qui jouait au grand Caïd, refusait les certificats aux sanitaires qui ne lui revenaient pas, faisait rapatrier qui il voulait — c'est-à-dire qui payait le plus — et laissait ainsi partir des bien-portants au détriment de malades plus graves, mais plus dignes... ou plus pauvres. Cette injustice était inquiétante, mais pas plus

(1) Hélas les travaux légers s'alourdissaient souvent suivant le patron ou la sentinelle chez qui était envoyé le prisonnier. Et même le plus comique — ou tragique — était le classement de la culture dans les travaux légers ! Tout n'est au fond qu'une question de relativité... Personnellement et bien que n'en ayant pas le droit, j'ai donné bien des certificats de « leichte Arbeit ».

que le spectacle de platitude de tous ceux qui étaient prêts à se déshonorer devant ce Prussien pour se faire rapatrier (1).

Mais un jour le Médecin-chef fût changé. Vieil Allemand, parlant parfaitement le Français et connaissant plus ou moins bien plusieurs autres langues et notamment le Russe, le Stabsarzt Dallhaus prit son rôle au sérieux. Abattant un travail fou, du matin au soir, voulant voir lui-même tous les malades de toutes les nationalités — et le Stalag était vraiment cosmopolite — voulant revoir régulièrement et fréquemment tous ces malades, il effraya quelque peu les Infirmiers et les Médecins-Prisonniers, qu'il avait d'ailleurs refroidis au premier contact en les traitant de « Médecins ennemis ». Mais malgré sa rudesse, malgré la grande « virée » des prisonniers pas trop malades qui s'accrochaient depuis des mois à l'Infirmerie, et qui durent retourner au travail, on s'aperçût bien vite qu'il voulait être juste et qu'il ne voulait pas se laisser marcher sur les pieds par n'importe quel sous-officier ou sentinelle qu'il se chargeait d'ailleurs, de renvoyer promener en hurlant aussi fort que tout bon Prussien. Cette décision de faire lui-même son travail lui valût l'hostilité immédiate du trop célèbre Iter; mais c'est ce dernier qui, au bout de quelque temps, était arrêté et porté en prison (2).

Toujours est-il qu'il fût possible de demander et d'obtenir quelque chose de ce Médecin-Chef qui acceptait la discussion et même la contradiction. Il ne tarda pas à faire confiance aux Médecins-Prisonniers et, en ce qui concerne par exemple les malades devant entrer ou sortir de l'Hô-

(1) Je crois, avec le recul, qu'il faut excuser ces Prisonniers; on ne peut demander à tous d'être des héros d'honneur, et on comprendra que des faibles soient allés s'abaisser — sans s'en rendre compte peut-être — pour quitter enfin cette vie si absurde. Mais que cette largesse de vue ne nous fasse pas oublier les plus intelligents, achetant le tout-puissant sous-off. en vendant d'autres camarades. Ces traitres, car ceux-là sont de vrais traitres, le regretteront un jour : leur nom a été noté par les intéressés.

(2) N'ayant pas voulu donner aux Médecins Italiens une pièce convenable pour se loger, ils l'obtinrent moyennant argent. Ils le dénoncèrent peu après, provoquant une perquisition dans sa chambre. La perquisition fût si fructueuse qu'il fût arrêté. Pour cela, ces Médecins-Italiens méritèrent un peu de reconnaissance.

pital, le seul avis du Capitaine Simon suffit bientôt. C'est sous son règne aussi que les Médecins obtinrent tous et automatiquement les Ausweis auxquels donnait droit la convention de Genève et c'est grâce à lui que la liberté des Sanitaires fût un peu élargie. Enfin, quand il fallût abandonner Trèves, il accompagna la colonne des 2.000 priconniers malades et éclopés, sans voiture, avec seulement une bicyclette qu'il lui est arrivé de prêter à des prisonniers. (Il ne dédaignait pas d'ailleurs, à ce moment-là, le ravitaillement que lui procuraient les prisonniers...). Ensuite, malgré son âge et le mauvais temps, il n'hésita pas à faire avant le jour et à bicyclette, les 40 kms qui nous séparaient de lui, pour venir inspecter notre Infirmerie d'Andernach et essayer d'en organiser une autre dans notre ville pour les Russes qui restaient encore à Trèves ou dont les centres avaient été bombardés. A cette occasion, comme à toutes les visites que je lui ai faites — à titre professionnel, — à son P. C. de Dierdorf, j'ai pu apprécier la confiance dont il nous honorait et la conpréhension à laquelle je tiens à rendre hommage ici. Mais ses sentiments de justice qui le distinguaient de nombre de ses compatriotes, lui avaient opposé en dehors du sous-officier Iter — et comme dans toutes les Armées, les sous-officiers ont une influence inquiétante — les Autorités du Stalag. C'est à cette hostilité je crois, qu'il faut attribuer la non-réalisation de ce qu'il demandait pour remplacer les Hôpitaux ou Infirmeries détruits et loger un peu plus correctement certains prisonniers malades : on lui opposait toujours l'inertie la plus complète.

D'ailleurs, il nous quitta en décembre, laissant sa place à un successeur qui allait nous le faire regretter encore plus, à un moment si tragique où un homme d'action nous eût été indispensable, alors que nous recevions un nouveau sinistre « je m'enfoutiste ». Celui-ci, nommé Metz, homme aimable et distingué, donnait trop l'impression de se désintéresser de tout. Jamais, au cours de ses trois mois

de « règne », il ne daigna venir jusqu'à Andernach, où les événements, la proximité du front, et la destruction des autres Hôpitaux ou Infirmeries, envoyaient un nombre beaucoup trop considérable de blessés ou de malades. Jamais il ne daigna venir se rendre compte par lui-même de la honte que représentait la deuxième Infirmerie d'Andernach, réservée aux Russes, bombardée le 27 décembre et où plus de 60 tuberculeux agonisaient dans les conditions inommables déjà signalées. Cette négligence à un moment aussi dramatique lui donne droit, malgré son amabilité, à notre plus profond mépris...

Voilà donc quels furent nos trois Médecins-chefs successifs; mais s'ils avaient un rôle important dans le Stalag, nous avions malgré tout assez peu à faire à eux, dépendant directement du « Truppenarzt » local.

A Andernach, j'en ai connu trois. Le premier, Médecin auxiliaire, jeune et orgueilleux, comme sans doute assez inoccupé, passait deux fois par semaine. Si, personnellement, je n'ai pas eu trop de reproches graves à lui faire, il n'en est pas moins vrai que sa première visite, du temps de mon prédécésseur, avait été marquée par l'expulsion de 14 malades sur un effectif, à cette époque, d'une trentaine. Il aimait à parler, mais dédaignait examiner par lui-même un malade, et si je l'ai vu faire une fois quelque chose, c'est, pour s'amuser, un choc au Cardiazol sur un pauvre Italien un peu « détraqué ». S'il m'a laissé relativement tranquille, je n'ai pas gardé de son passage bihebdomadaire, qui m'obligeait à un tas de ruses pour camoufler les malades, un excellent souvenir. D'ailleurs son zèle ne lui rapporta guère, et il fut envoyé à Cracovie.

C'est un rapatrié d'Angleterre, après l'échange par Marseille de grands blessés Allemands et Anglais, qui lui succéda. Jeune et actif Chirurgien-Lieutenant, il m'impressionna favorablement dès sa première visite, consacrée uniquement à deux cas graves qui, grâce à son intervention personnelle et à ses discussions téléphoniques immédiates, purent être aussitôt expédiés en ambulance sur

l'Hôpital de Maria-Laach, ce que je réclamais en vain depuis quelques jours..., mais où hélas ! ils n'en moururent pas moins. Il revint assez rarement, faisant preuve d'intelligence ou de largesse d'esprit; toujours est-il qu'il écoutait ce que je lui disais, examinait les malades que je lui proposais et n'en renvoyait pas avant que je les ai mis sortants moi-même.

Après lui, et après une période de plus d'un mois sans Truppenarzt, ce fût un stabsarzt sympathique et lui aussi « je m'enfoutiste » ; il me laissa une liberté quasi-complète. Je ne le vis que trois ou quatre fois en plusieurs mois, toujours souriant et acquiesçant.

En conclusion, je ne peux me plaindre des visites de contrôle, les Truppenarzt m'ayant successivement laissé une liberté de plus en plus absolue et confiante qui a servi à de nombreux malades.., ou simplement fatigués de travailler pour les « Schleux ». Ce fût à peu près le cas de tous mes camarades, à Coblence, Bad-Kreuznach, ou Kochem. Seul celui de Simmern empoisonna jusqu'au bout notre camarade Bertrac qui eût la patience de tenir bon et ferme et eût ensuite la joie de connaître, à Simmern même, sa libération et la captivité de ses « ennemis personnels » (1).

La liaison entre le Truppenarzt et le Revier était assurée par le sanitaire allemand, responsable de l'Infirmerie; comme de juste, caporal ou sous-officier, ce sanitaire était tout puissant et plus gênant que tous les officiers allemands de l'endroit. Suivant ses dispositions — et celles-ci changeaient suivant les jours, la facilité d'avoir du vin, notre richesse en tabac, etc... — tout était tranquille dans l'Infirmerie ou rien n'allait plus. J'en ai, pour ma part, eu deux successifs. Le premier, Dentiste de Coblence, jeu-

(1) A l'infirmerie de Simmern, c'était en effet le chef de poste qui se chargeait de vouloir faire les diagnostics et les pronostics, et les communiquer aux Truppenarzt. L'inexcusable tort de ce dernier, était d'écouter cette simple sentinelle et de mettre sortants les malades qu'elle lui indiquait, sans prêter attention à ce que pouvait dire le Médecin français. On se rend compte dans quelle inacceptable situation cette marque de mépris mettait ce dernier.

ne, brillant et riche, plus occupé de marché noir que de service, mettant son bien-être au-dessus — et de beaucoup — de son patriotisme, (se permettant de tromper un Major à qui Hitler venait de remettre la fameuse Ritterkreuz), demeura pour moi toujours énigmatique, faux et antipathique. Jamais sans doute, pourtant, Allemand ne fit plus que lui pour les prisonniers Français, à qui, dans la mesure de son autorité, il donnait bien des libertés, fit de nombreux appareils dentaires — chose beaucoup plus appréciable qu'on ne le croit — et avec qui il se comporta en ami plutôt qu'en sentinelle. Mais voulant faire une fois de temps en temps du zèle, il fichait à la porte le malade qui ne lui plaisait pas, sans même m'en avertir ou m'en donner une explication. Enfin, j'eus à me plaindre de son extrême paresse. Chargé de m'apporter les médicaments ou de porter les malades à la Radio, il trouvait toujours quelque bon motif pour échapper à cette corvée, et la remettre au lendemain, ce fameux «Morgen früh », ... et il fallait attendre une ou deux semaines, Je ne lui ai jamais pardonné cette fausseté ni cette paresse, bien qu'ayant, surtout après son départ de l'infirmerie et son affectation dans un Kommando voisin, gardé les meilleurs rapports avec lui.

Après lui, ce fût un ivrogne notoire, ancien de la Légion, parlant très bien le Français après des années dans la Marine marchande française, seul au monde après la disparition complète de toute sa famille dans un bombardement de Kiel, fou indiscutable, qui devint sanitaire sans l'avoir été, mais se trouvant libre par la suite du départ de l'aumônier Français qu'il accompagnait jusqu'alors dans ses tournées (1). Je me réjouis de ce choix, car ce sanitaire, ce vieux Hans, allait régulièrement aux médi-

(1) Cet aumônier, le Lieutenant Cavrot, dût quitter Andernach en mars 44, à la suite de l'ordre interdisant, en principe, à tout Officier autres que les médecins, le contact avec les prisonniers. Il devait trouver la mort le 21 juillet suivant dans le bombardement de l'Hôpital de Bad-Kreuznach, dont je reparlerai plus loin.

caments, transportait les malades à la Radio dès que je le demandais, se débrouillait au mieux dans l'intérêt des malades. Il n'en devint pas moins mon ennemi personnel, ne me laissant pas un jour tranquille pendant des mois à la suite d'une histoire de vols de colis de Croix-Rouge, auxquels il avait été, j'en demeure persuadé, intimement lié. Jusqu'au bout j'eus à souffrir de sa mauvaise foi flagrante — et bien allemande — de sa démagogie et surtout de sa folie, que je me plaisais d'ailleurs à lui rappeler. Malgré tout, et je suis obligé de le reconnaître, il a toujours accompli son travail comme il le devait, et les malades doivent lui en être reconnaissants. A la fin, c'est grâce à lui, grâce à son désir d'être rapidement fait prisonnier par les Américains, que nous avons pu rester à Andernach, malgré les ordres, et être libérés dès le 10 mars. C'est pourquoi le voyant fait prisonnier, et malgré mon grand désir de le voir pendre, je lui ai, avec mes camarades, serré la main en le remerciant, quand il est parti sous la menace d'une mitrailleuse américaine.

Voilà donc quel fût le contrôle allemand, et l'on peut se rendre compte comme chaque Médecin, par sa conduite même — hormis le cas de Simmern où le Truppenarzt et le Chef de Poste étaient des êtres bornés et haïssables — pouvait avoir la confiance du Médecin allemand, et obtenir la liberté à peu près complète de faire marcher à sa guise et dans l'intérêt des prisonniers, l'Infirmerie. Plus difficile peut-être était de se débarrasser de la présence continuelle du Sanitaire allemand, mais avec bien des mensonges, des flatteries, l'exploitation de la peur qu'a tout bon Allemand de ses supérieurs, quelques cigarettes et de temps en temps de quoi manger, j'ai pu, malgré ce conflit personnel, faire rester très longtemps des malades qui ne l'étaient plus ou même ne l'avaient jamais été. C'est, je crois, dans ce patient travail de gagner la confiance du Truppenarzt, — chose pourtant facile dans un pays où le Français jouit d'un grand prestige quelquefois curieux et

même inexplicable dans un pays ennemi — que nous avons le plus rendu service aux prisonniers en les mettant à l'abri du travail. C'est la principale raison pour laquelle aucun de nous ne peut avoir honte d'être parti pour la Relève, mais doit au contraire s'en féliciter. En restant en France, il aurait peut-être eu l'occasion de se rendre utile, mais peut-être aurait-il été cet inutile, devenant in extremis superpatriote, et donc super « résistant ».

Personnellement, je ne regrette pas que notre « Résistance » ait été la plus ingrate, celle nous condamnant à être sans cesse en conversations ou discussions, animées ou amicales, avec des Allemands. Ces conversations ont sauvé bien de nos compatriotes, et nous avons eu la preuve, sur place, qu'il ne sert à rien, avec des vainqueurs, de rompre les ponts : Ils ont toujours raison ! Ce n'est qu'en parlant avec eux, en s'efforçant à une lente et difficile diplomatie, qu'on évite les pires catastrophes à ses compatriotes; et peu importe si l'on doit souffrir de ces conversations dans son amour-propre. D'autres, faisant « don de leur personne » nous avaient donné l'exemple. Ils savaient qu'ils se sacrifiaient, mais savaient aussi qu'ils atténuaient, sans aucun doute, les misères de leur pays.

VI

L'Infirmerie d'Andernach

«Kriegsgefangenenkrankenrevier — Andernach am Rhein»

Au début, quand le Docteur Cazenave-Mahé me l'a remise, elle était encore une modeste et tranquille infirmerie avec une trentaine de malades français, c'est-à-dire une quinzaine de malades et une quinzaine de convalescents camouflés. Tous, logés dans une spacieuse salle de spectacle — l'infirmerie étant installée dans un grand café réquisitionné, — avaient un lit avec un sac à carreaux bleus et blancs en guise de draps. Quelques-uns (4 ou 5) étaient sur des lits doubles. La nourriture faite par un cuisinier français, Coste, ancien malade de l'Infirmerie, avec les vivres donnés par les Allemands, augmentés des importants dons du gouvernement français, à qui l'on se ne saurait trop rendre hommage, était bonne et abondante. Les repas étaient pris dans un grand réfectoire bien éclairé donnant par six fenêtres sur la rue et une petite place, sans que des barreaux viennent rappeler aux prisonniers leur captivité : c'est le seul kommando que j'ai connu avec des fenêtres libres !! Comme boisson, il y avait de la bière qu'il suffisait d'aller acheter dans le bistrot d'en face où la sympathique Gretchen la servait, donnant souvent aux prisonniers ce qu'il n'y avait pas pour les civils allemands.

Les pansements se faisaient dans une assez grande salle, bien noire à mon arrivée, mais qui fut repeinte à deux reprises par la suite. Au centre, il y avait la table de « chirurgie » ou « table aux morpions » en raison de la sordidité de la couverture qui la recouvrait — malgré les fréquents changements, — sordidité due au passage constant de tous ces prisonniers de nationalités différentes qui nous apportaient leurs divers parasites. Cela ne nous empêchait pas d'y déposer nos plats et notre pain, car nous mangions dans cette salle, sur une longue table que nous portions au moment des repas. Il y avait encore, comme meubles, une armoire à instruments, 2 armoires et une table pour les médicaments une petite étagère pour le stérilisateur et enfin « ma » table, sur laquelle j'écrivais.

La pièce qui était éclairée par 2 grandes fenêtres sans barreaux, et par lesquelles on pouvait contempler la vie de la petite ville tout en faisant un brin de causette avec Gretchen, communiquait d'un côté avec la chambre des malades, de l'autre avec le réfectoire où attendaient les consultants. C'est cette pièce qui était notre grand centre, notre « P. C. » où nous passions les plus longues heures de la journée à travailler, prendre nos repas ou nous distraire aux cartes ou aux échecs.

Dans le fond de la grande salle des malades, deux petites chambres : l'une pour les Infirmiers, l'autre pour les Aumôniers et, à la fin, les Médecins Italiens. Il y avait aussi dans cette salle, une construction surajoutée sur l'estrade et qui isolait un peu les trois « employés » de l'Infirmerie dont nous parlerons plus loin : le cuistot, le tailleur et l'homme à tout faire. J'habitais au deuxième étage, d'abord seul, puis partageant ma chambre avec le Docteur Lamou et le Dentiste Marquet. A côté de ma chambre, il y avait un petit réduit obscur, où nous rangions, incognito, nos réserves insoupçonnées de médicaments.

La vie s'écoulait tranquille avec comme infirmier, le cher Gustave (1), celui qui sera toujours pour nous notre « Führer », et Goeury, bientôt remplacé par Cholet. Bally, ancien malade, avait pu se faire affecter comme tailleur à l'Infirmerie où il était en quelque sorte ma « nourrice », s'occupant, entr'autres, de mes affaires et de ma chambre et préparant le bain hebdomadaire. Avec lui, l'inénarrable « Tino » — de son vrai nom Rossi — l'homme le plus populaire d'Andernach, le prisonnier le plus libre et le plus débrouillard d'Allemagne, homme à tout faire, connaissant tout et connu de tous, sachant où trouver les denrées introuvables et chargé donc des commissions pour l'Infirmerie, aussi bien pour les sentinelles ou même le Major, ce dogue hurlant qui avait eu, malgré tout, le « nez » de reconnaître les dons de ce Charlevillois et qu'il avait pu faire garder à l'Infirmerie où il était entré deux ans et demi plus tôt, comme malade. Enfin, un autre bout-en-train, toujours actif et gai : le Lieutenant-aumônier Cavrot, faisant chaque semaine, du dimanche au mercredi, sa tournée de messe dans les kommandos. J'ai trouvé en lui, malgré son âge, — il aurait pû être mon père — un véritable ami qui m'a aidé à passer les six premiers mois de captivité, avant qu'il soit envoyé à l'hôpital de Bad-Kreuznach où, après avoir conquis l'amitié de tous, il trouva une mort tragique et belle dans le bombardement de l'hôpital.

La vie donc était sans histoires, les malades peu nombreux et bénins. Puis, vinrent les Italiens. Les pauvres, et

(1) Gustave Marendon, petit paysan bûcheron, était le type du parfait infirmier. Sans jamais se mettre en colère, ne s'occupant que de son travail, d'une patience à toute épreuve, il a, auprès des prisonniers de tous les pays, par sa douceur et son dévouement, fait plus de publicité à la France que nous tous réunis. N'écoutant pas ce qui pouvait se dire autour de lui, et dédaignant les hurlements des Allemands — après cinq ans, il ne parlait pas le moindre mot de leur langue, — il n'avait pas une minute de repos, trouvant toujours quelque chose à nettoyer, des bandes à laver ou à rouler, des carrés de « Zellstoffwatte » (sorte de buvard très employé pour nos pansements), à préparer, des flacons de médicaments à remplir, etc... et il semblait n'avoir qu'un seul plaisir : sa bonne grosse pipe. Il fut pour nous tous le meilleur exemple de la Patience toujours souriante et du Dévouement.

je précise bien que, malgré mes intentions, j'ai été dès le début pris d'une grande pitié pour eux et les ai toujours aidés et défendus pendant mon séjour, payaient la faute du chef contre lequel ils n'avaient rien pu, qui les avait menés à la guerre contre leur gré, puis à la défaite et à la trahison, trahison qui leur valait en plus du mépris acquis de tous les autres prisonniers, la haine et le mépris de leurs anciens alliés qui leur faisaient payer leur déconvenue par une très dure captivité. Dès le début donc, ils arrivèrent en piteux état, sales, sous-alimentés, tous atteints de paludisme contracté en Grèce en même temps que, pour beaucoup, des maladies vénériennes. Très mal nouris, par encore « rodés », comme l'étaient les Français, privés des secours de la Croix-Rouge, voués aux plus mauvais travaux qu'ils se partageaient avec les Russes et aux pires traitements de sentinelles aigries faisant supporter aux épaules de ces esclaves le manque de combativité de la nation italienne comme la gigantesque erreur de Mussolini, leur nombre ne fit que croître à l'Infirmerie. Peu à peu, ils remplacèrent les Français moins malades et, l'hiver, notre petite Infirmerie française d'Andernach fut transformée en importante infirmerie italienne.

N'ayant pas eu dès le début le temps d'apprendre l'Italie et l'Allemand, on m'affligea d'un pseudo-sanitaire interprète Serbe : jeune professeur de langues très brillant, parlant couramment sept ou huit langues, il n'eût qu'un seul tort, celui d'être Serbe, et je tiens à dire ici, combien, à l'exception de quelques rares unités, les Serbes ont su par leur platitude et leurs flatteries vis-à-vis des Allemands, s'attirer l'antipathie des Français. L'amitié franco-yougoslave n'est pas à recommander aux prisonniers...

Ainsi, l'infirmerie s'augmenta. Le nombre de ses malades stationna alors autour de 40, grâce à des évacuations régulières et massives sur le Stalag. Avec l'été, les entrées diminuèrent, mais pas les guérisons, car c'était l'époque des durs travaux à l'extérieur.

Puis, ce fût la campagne foudroyante de France, la marche vers l'Allemagne, l'entrée dans le Luxembourg et les Américains, d'après les « Bouthéons » (1), aux portes de Trèves. Pour le Stalag, ce fût l'exode. Partie à pieds, la colonne des prisonniers traversa l'Eifel en direction du Rhin qu'elle atteignit à Andernach : cela nous valut une avalanche d'entrants constituée, d'une part, par les Français bien portants, nourris et habillés, employés sédentaires du Stalag, à qui une longue marche avait provoqué quelques ampoules, et, d'autre part, par les loques humaines représentées par des Russes et des Italiens qui, malades au départ, avaient fait le trajet sans manger, ou presque.

De ce jour, l'effectif alla en augmentant. Les malades venaient de partout. L'offensive avait détruit de nombreux autres centres hospitaliers, et il fallait bien caser les éclopés. La proximité du front nous apportait régulièrement des blessés américains. Les plus graves malades qui n'avaient pu quitter Trèves à pieds, furent un beau jour mis en route, par train, sur Andernach. Une autre Infirmerie fut créée, qui n'avait d'infirmerie que le nom (2). Réservée aux Russes, de partout ceux-ci arrivaient et un hôpital de tuberculeux en envoyait d'un seul coup 55. Comme il n'y avait pas de place, ni de médicaments, l'excédent fut pour nous !

Le personnel aussi s'était augmenté : deux aumôniers évacués d'une part de Trèves, l'abbé Picard, aumônier général du Stalag et d'autre part de Prüm, l'abbé Fédina, vinrent grossir notre nombre, en même temps que le lieutenant Marquet, ex-dentiste à Trèves, venant à Andernach après un sévère séjour au camp de Limburg, accompagné de mon camarade Lamou, avec moi releveur, évacué de Bad-Kreuznach. Un Médecin Italien vint aussi de Trèves, le Docteur Mastroeni. Cela jeta un froid, mais je tiens à

(1) Bouthéon : bobard dans la langue des prisonniers.

(2) C. f. plus haut.

le remercier ici de sa patience, sa modestie et son effacement. Nous nous sommes quittés bons amis.

Ainsi l'Infirmerie se remplissait; on ajoutait des lits; tous les lits simples étaient doublés, le réfectoire remplacé par une chambre réservée aux Hindous et aux Sud-Africains. Nous croyions à la limite de nos possibilités lorsque se produisit la fameuse offensive Von Runstedt, le 16 décembre, qui eut pour conséquence une arrivée immédiate et massive d'Américains plus ou moins sérieusement blessés; et le 27 décembre ce fût le premier bombardement d'Andernach qui, détruisant en partie la nouvelle Infirmerie russe, nous amena ses blessés, nous forçant à un effectif maximum, au plus fort de l'hiver, alors que nos carreaux étaient détruits par le bombardement, l'électricité et l'eau supprimées, tout le confort, un souvenir. De plus, depuis la destruction complète de Coblence, il n'était plus question de draps et les couvertures se faisaient de plus en plus rares, m'obligeant à un fastidieux mais efficace contrôle.

C'est avec plus de 110 malades, avec un personnel encore augmenté d'abord de deux sanitaires français, Ragaud et Chauveau, partis du Stalag de Limburg après le bombardement de la nuit du 23 décembre (1), puis ensuite du docteur italien Rugo, venu de Dierdorf et envoyé pour les Russes de l'autre Infirmerie, que nous avons tenu parmi les pires épreuves dont nous reparlerons, et dans la saleté la plus complète, jusqu'au 10 mars, jour où l'arrivée des Américains nous fit quitter l'Infirmerie devenue d'ailleurs inhabitable, à la suite des deux jours de combat.

L'Infirmerie d'Andernach avait été fondée le 21 mars 1941, par le Docteur Cazenave-Mahé et l'Infirmier Gustave. C'est le 21 mars 1945, que le Docteur Lamou et moi-même quittions définitivement la ville avec les derniers Français. Pendant 4 ans, jour pour jour, les prisonniers

(1) Le bombardement du camp de Limburg fit 80 morts dont 70 officiers Américains, avec destruction de l'infirmerie du Stalag.

d'Andernach avaient été soignés par des Français. Pendant 4 ans, les différentes nationalités apprirent à aimer la France, à travers leur Médecin, et c'est une des raisons de plus qui me rendent fier d'avoir eu la chance de participer à la Relève.

VII

Les Médicaments.

Au point de vue médicamenteux, un grand principe dictait notre conduite : nous plaindre toujours de la pénurie. Ainsi, réclamant sans cesse, nous finissions par avoir ce dont nous avions besoin.

Tout d'abord fournis directement de France, grâce aux réserves de notre Croix-Rouge, les médicaments nous provenaient ensuite (1), au moment de notre arrivée, de l'Hôpital allemand le plus proche ou du Stalag. Le sanitaire allemand était chargé de nous « ravitailler ». A chaque visite de contrôle, (au début du moins, lorsque le « Truppenarzt » passait régulièrement), je lui faisais signer sur un cahier spécial la liste de ce que je réclamais, et le sanitaire, plus ou moins rapidement, allait prendre livraison de la commande à l'un des hôpitaux de la ville. Ensuite, lorsque les visites de contrôle devinrent très rares, le sanitaire portait directement pour la faire signer, ma liste au « truppenarzt ». J'obtenais en général ce que je demandais, à moins que le produit n'existât pas au magasin; en règle générale, j'étais à la même enseigne que les infirmeries ou services allemands.

Cela suffisait-il ? Bien sûr que non. Il n'y avait pas d'alcool; le « Leucoplast » était rare et la commande forcément modeste. Mais heureusement, il y avait les « à

(1) Après l'occupation de la zone libre et la main-mise sur toutes nos réserves pharmaceutiques.

côté » : à quelques kilomètres d'Andernach, de l'autre côté du Rhin, des prisonniers français travaillaient dans une fabrique de pansements. Grâce à eux, qui « soutiraient » de leur usine, à leurs risques et périls, un assez grand nombre de marchandises, le « leucoplast », le « hansaplast », les bandes de gaze ou les bandes élastiques, les mèches stériles, la gaze ou autres produits de pansement ne nous manquèrent jamais. Quand je pense à tous les pansements que nous avions à faire chaque matin, aux kilomètres de leucoplast qu'il a fallu coller, je réalise combien ce kommando de Wollendorf nous a simplifié la vie et quelle reconnaissance lui doivent tous les prisonniers de la région. Pour l'alcool, c'était la même chose, et nous la recevions par bouteilles de deux litres en échange d'un peu de tabac, grâce à un prisonnier « transformé » travaillant dans une usine de produits chimiques à Andernach. Il nous apporta également de l'éther et du sirop contre la toux.

En dehors de ces ressources locales, nous pouvions également adresser des demandes de médicaments au Stalag de Trèves, méthode que j'ai assez peu employée, les médicaments que le stalag pouvait m'envoyer étant en général les mêmes que ceux que j'obtenais facilement à Andernach, A la fin cependant, la question médicamenteuse étant devenue tragique par suite des nombreux bombardements et l'évacuation de l'hôpital qui nous fournissait, devant donc la pénurie de produits au moment où les malades augmentaient sans cesse, je dus aller à plusieurs reprises au nouveau siège du Médecin-chef allemand à Dierdorf, pour retirer les médicaments nécessaires.

Puis, la guerre empirant toujours, les bombardements détruisant tout, la pharmacie du Stalag n'ayant plus rien, les besoins allemands s'accentuant dangereusement, notre ravitaillement devint presque nul, d'autant plus que nos ravitailleurs de Wollendorf avaient été eux aussi bombardés et se trouvaient séparés de nous depuis la destruc-

tion du pont de Neuwied, pendant que l'un de nos deux ravitailleurs en alcool avait trouvé une mort tragique, écrasé sous les bombes, le 27 décembre. Devant donc cet état, je décidai au début février d'aller en chercher directement au parc sanitaire de Wiesbaden qui ravitaillait tout le « Wehrkreis XII » (1). Et c'est ainsi qu'accompagné d'un fidèle « ange gardien » et en auto-stop, me donnant l'occasion de traverser, entr'autres, d'un bout à l'autre, Coblence entièrement détruite par le feu (je n'ai pas pu trouver une seule maison intacte !), et de longer la superbe vallée du Rhin en passant au pied de la célèbre Lorelei, j'arrivais le 6 février 1945 à Wiesbaden où je trouvais un somptueux établissement, admirablement organisé, d'où je retirais sans la moindre difficulté la quasi-totalité des produits demandés, en me promettant de revenir chaque mois..., ce que l'arrivée des Américains m'évita heureusement d'avoir à faire.

Les produits pharmaceutiques étaient en général très bons. Nous remplacions la teinture d'iode — dont nous avions cependant une petite réserve bien dissimulée — par la « Sepso-Tinktur », très bon antiseptique. Remplaçant notre Dakin, nous avions une solution à l'hypo-chlorite, la « Chloramin », d'une préparation éminemment pratique : deux comprimés dans un flacon d'eau. Les pommades étaient nombreuses et parfois efficaces. Les plus répandues étaient d'abord la fameuse pommade noire (pommade à l'ichtyol à 5 %) très employée pour les furoncles, la pommade à l'huile de foie de morue, ou « Lebertransalbe »; la pommade au soufre, la « Borsalbe » ou vaseline et enfin une excellente pommade pour tous les eczéma ou autres maladies de peau : la « Zinkumnaphtalinpast » que nous appelions plus simplement pommade grise ou « pommade à Gustave ».

Un autre médicament qui s'est révélé excellent à l'usage pour les pansements humides, lavage des plaies, etc...,

(1) Wehrkreis : sorte de région militaire.

était le Rivanol, comprimés jaunes à dissoudre dans l'eau pour donner une solution faiblement antiseptique.

Pour les maux d'estomac, bons comprimés dont je n'ai pu savoir la composition : les « Magenmittel » ou l'excellente poudre calmante : le « Neutralon-Belladonné ».

Pour les rhumatismes, lumbagos, etc,.. nous avions un bon liniment, « l'Antirheumaticum » efficacement associé au bain d'air chaud, si répandu en Allemagne, ou aux injections d' « Atophanyl ».

Au point de vue pulmonaire, à noter l'excellente « Transpulmin » en injection intra-musculaire.

En dehors de cela, tous les autres médicaments étaient les mêmes que les nôtres avec, évidemment, beaucoup de Sulfamides, comme le « Prontosil » (notre Rubiazol), l' « Eubasin » (= Dagenan), l' « Eleudron », l' « Albucid ».

Dans l'ensemble, et pour le cas particulier de notre Infirmerie d'Andernach où les cas graves ne faisaient que passer, nous ne pouvons pas nous plaindre du manque de médicaments : nous avons toujours eu, ou presque, jusqu'au bout et malgré l'extrême difficulté des derniers mois, de quoi soigner nos malades. Ce ne fût toujours pas le cas ailleurs, et pour nous-mêmes la grosse complication fût, à la fin, le stationnement indéfini des malades graves pour lesquels nous n'étions pas équipés du tout.

VIII

La Visite

La visite représentait la tâche la plus caractéristique du Médecin d'Infirmerie, en même temps que la plus ennuyeuse et ingrate. Tous les matins, et d'autant plus les jours plus froids ou au moment du ramassage des pommes de terre, c'était un défilé de prisonniers Russes, Italiens, Hindous, Polonais et quelquefois Français...., mais relativement assez rarement.

Tous venaient pour obtenir au moins deux jours de repos, mais quelques-uns étaient vraiment malades et le plus difficile était toujours de dépister ceux-là. Aujourd'hui, je dois modestement avouer que mon dépistage n'a pas toujours été très heureux. Très généreux, trop généreux souvent, en journées de repos, il m'est arrivé devant l'exagération des consultants qui risquaient de tout gâter et de supprimer ma liberté dont profitaient chaque jour leurs camarades, d'avoir des poussées de mauvaise humeur et de refuser le repos. En général, ceux pour qui je voulais être sévère et incrédule tombaient plus malades et nous revenaient avec 39° de température ou me faisaient appeler au kommando. Devant ces erreurs de jugement, j'étais devenu très prudent dans ma sévérité et accordais tout ce qui ne dépassait pas les limites, obligé que j'étais à réserver une petite proportion de « non reconnus ».

Pour ceux-là d'ailleurs, nous nous arrangions. Un prisonnier venait un jour; je lui disais de revenir après les deux jours de repos accordés, et, à la deuxième visite, je

le marquais bon pour le travail. Les trois lettres « dfg » (apte au travail), inscrites sur le cahier de visite, faisaient bien auprès des sentinelles et permettaient de mettre aux autres du repos. Il fallait aussi « panacher » pour les kommandos qui venaient trop nombreux. S'il y avait quatre réels malades — ou soi-disant tels — je leur demandais de venir à six : deux des consultants étaient automatiquement remis au travail, et avaient en tout cas bénéficié d'une matinée de repos. La fois suivante, c'était leur tour d'être marqués « innendienst » (service intérieur).

Et ainsi, tous les jours, sauf le dimanche, pendant 18 mois ! Je dois reconnaître que jamais, malgré mes craintes, les Allemands n'ont protesté contre ma trop grande générosité, beaucoup de sentinelles de la région se moquant un peu du travail, et acceptant qu'un prisonnier se repose, du moment que le Médecin avait pris la responsabilité de le reconnaître malade. Malgré tout, certains se montraient récalcitrants, mais il suffisait souvent d'affirmer sa conviction que le prisonnier était réellement malade, de menacer de se plaindre au « Major » (1), le bouledogue dont j'ai déjà parlé, mais qui a toujours respecté ou fait respecter ce que j'avais écrit, pour les rappeler au calme.

Hélas ! quelquefois, les prisonniers intimidés par des menaces d'une contre-visite auprès d'un Médecin allemand, se remettaient d'eux-mêmes au travail. Inutile de dire quel tort ils faisaient à leurs camarades et dans quelle sourde colère ils me mettaient. Parfois la contre-visite était obtenue par la sentinelle (mais assez rarement à Andernach), et très souvent le Médecin allemand, peu enthousiaste d'un travail supplémentaire, pour décourager la sentinelle, ou par simple propagande auprès des prisonniers, doublait ou triplait le repos accordé par le Médecin prisonnier...

(1) Major = Commandant. Il s'agit du commandant du bataillon d'Andernach, le bataillon étant un territoire administratif.

Par ailleurs, il y avait le côté vétérinaire de cette visite médicale. Au début les Italiens venaient nombreux et je n'avais pas encore appris leur langue, d'où, on s'en doute, quelques erreurs de compréhension. A côté d'eux, dont la langue fut plus vite apprise, il y avait les Polonais et les Hindous, puis les Russes qui formèrent à la fin la majorité des consultants. Si, en général, nous pouvions nous comprendre en allemand, il arrivait cependant que l'un d'eux ne parlât pas un mot de cette langue, et vint seul, sans interprète : je laisse à supposer ce que pouvait donner mon interrogatoire et les profitables renseignements que j'en tirais ! Heureusement, quelques ventouses, des massages ou des bains d'air chaud ou encore quelques inoffensives « Tablettes » sauvaient la forme tout en permettant aux consultants de se reposer deux jours, ce qu'ils recherchaient uniquement le plus souvent.

Un règlement voulait que le sanitaire allemand assistât à la visite. Il ne fut jamais appliqué à Andernach. La sentinelle qui accompagnait les malades entrait parfois dans la salle des visites (quelquefois elle s'échappait bien vite à la vue du sang, et certaines même ont perdu connaissance). Si elle paraissait peu sympathique, si elle voulait imposer son diagnostic ou son pronostic, toujours bénin, le consultant était sûr d'avoir un repos plus prolongé!

Il était également interdit à une sentinelle de rentrer dans la salle de visite avec son fusil; cela se produisait malgré tout assez souvent, mais ne me gênait pas particulièrement, surtout quand je contemplais le pauvre facies ignare du « guerrier » qui n'avait pas lu l'affiche avec le fameux « streng verboten ». Par contre, si ce guerrier avait l'air particulièrement mal embouché, ou si j'étais de particulière mauvais humeur, je me payais le luxe — car c'est un véritable luxe pour un prisonnier — de mettre à la porte cette sentinelle. Presque toujours d'ailleurs, j'étais soutenu par celles de l'Infirmerie et notamment par notre vieux fou de sanitaire, car ils étaient toujours heu-

reux de se crier les uns après les autres, surtout s'ils avaient l'air de prendre la défense des prisonniers, ce qui fait toujours bien dans un kommando. Mais une fois cependant, au cours d'une période de particulière « tension », des observations sérieuses me furent faite assez vertement sous le prêtexte qu'un soldat allemand n'avait aucun ordre à recevoir des prisonniers. Mais tout ceci n'était qu'un passe-temps pour écourter cette fastidieuse visite...

Je disais tout à l'heure que cette visite représentait aussi la partie la plus ingrate du métier de médecin. En effet, comme je l'ai expliqué, il fallait toujours, aussi faible soit-elle, une proportion de « non reconnus », d'où des mécontents à qui l'on aurait pourtant bien voulu éviter quelques jours d'esclavage; à d'autres nous mettions deux jours « innendienst », c'est-à-dire travail intérieur, le règlement nous empêchant, en principe — car quand c'était nécessaire nous n'hésitions pas, mais il ne fallait pas abuser — de donner du repos au lit, tout malade ayant besoin d'être alité devant être pris à l'Infirmerie. Ceux-là, se plaignaient de n'avoir que ces deux jours, surtout lorsqu'un Médecin allemand auprès duquel ils avaient pu être conduits une autre fois, leur avait accordé 4 ou 5 jours de lit, car les Médecins allemands civils étaient le plus souvent ignorants du règlement, et contre eux, personne ne disait rien...

Enfin, d'autres venaient pour se faire accepter à l'Infirmerie. Ils voulaient quelques jours de repos complets et s'imaginaient, se basant sur l'Infirmerie des 3 premières années, qu'ils n'avaient qu'à se présenter. Quelle déception lorsque l'effectif des malades ou l'arrivée de cas plus graves m'obligeaient à refuser cette entrée et surtout lorsqu'il m'était nécessaire de refuser des Français, pour accepter des Italiens plus atteints. Tous les jours, j'étais obligé de faire des mécontents et ceux-ci, sans réfléchir, pensaient souvent que c'était de ma faute.

Enfin, il y avait aussi les rhumatismes ou les gastrites chroniques et autres empoisonnantes maladies pour le malade, comme pour le médecin. Nous ne pouvions rien y faire, étions réduits à donner quelques tablettes, et le malade repartait en maugréant que ce n'est ni le repos de deux jours, ni ces tablettes qui allaient le guérir plus que les fois précédentes. Nous en étions hélas ! nous-mêmes persuadés, mais que pouvions-nous faire de plus ? Les envoyer au Stalag ? Ils y passaient quelques jours dans une infâme baraque dont l'horreur les guérissait peut-être momentanément; puis, de retour au Kommando, leur mal les reprenait.

Enfin, à côté des mécontents, il y avait aussi les joviaux, qui dès leur arrivée déclaraient qu'ils se portaient à merveille et qu'ils venaient simplement pour se promener ou pour avoir un peu de repos si cela était possible. Si çà ne l'était pas, ils partaient souriants, promettant de revenir, ... ce qu'ils faisaient ou non, suivant la dureté des travaux en cours.

A part ça, il y avait toute la journée, ou même quelquefois la nuit, les consultants « urgents », accidentés du travail. Pour ceux-là, point de difficulté, du moment qu'il y avait eu du sang; ils pouvaient passer pour bien atteints et c'est sans peine que je pouvais leur accorder le repos.

La visite en somme, était à la fois la tâche la plus fastidieuse et occupante; quelquefois, lorsque l'état des malades ne leur permettait pas de venir jusqu'à l'Infirmerie, j'allais à eux, mais ce fut rare, et jamais pour des cas très graves; et ces déplacements étaient toujours accueillis avec joie : se faisant sans sentinelle, ils permettaient au « praticien » de faire l'école buissonnière, de se promener à travers champs, et, sur la fin, lorsque mon camarade Lamou m'eut rejoint, ces visites étaient toujours pour nous une occasion de chasser... à la fronde... toute arme bruyante étant bien entendu proscrite. Le déplacement professionnel permettait ainsi quelques sup-

pléments matériels et j'ai souvenance d'un ou de deux merles et de trois ou quatre mésanges abattus au cours de la saison par mon habile collègue, ...car je n'ai jamais été, moi-même, capable d'atteindre la moindre proie avec cet engin.

Enfin, je dois signaler l'à peu près complète suppression de la visite au cours des derniers mois. D'abord, les Italiens étaient devenus civils et n'avaient plus à faire à moi, et puis, il y avait pour les autres, les bombardements. Nous étions, en effet, dans une ville tous les jours survolée et assez souvent « honorée » par les aviateurs américains. Alors, après cinq ans et si près de la fin, les prisonniers étaient portés à la plus grande prudence et préféraient malgré tout travailler avec un peu mal aux reins ou à la tête que de venir se faire écraser dans quelque mauvaise cave ou risquer de se faire mitrailler dans le train — devenu bien rare — ou sur les routes.

IX

Les Maladies

A vrai dire, si les Médecins des Hôpitaux ont eu un travail très intéressant, la Médecine faite par les Médecins d'Infirmerie n'a pas toujours été très passionnante. Les maladies rencontrées étaient à peu près toujours semblables et bénignes, les cas graves qui auraient présenté quelque intérêt devant être évacués sur un hôpital et donc perdus de vue par le Médecin « expéditeur ». Lorsque les conditions nous imposèrent de garder sur place ces cas graves, notre impuissance à les guérir était si désespérante que nous regrettions alors les « petites » et anodines maladies.

Que l'on m'excuse si pour cette thèse de Doctorat en Médecine, le chapitre proprement médical est le plus réduit et, par la force des choses, le plus dénué d'intérêt. Cette brièveté fera comprendre encore mieux dans quelle réelle situation se trouvaient les médecins d'infirmerie et combien le rôle extra-médical pouvait l'emporter sur celui du médecin proprement dit.

La place n° 1 doit être réservée sans aucun doute à la Furonculose. Le nombre de furoncles que j'ai vus en 18 mois dépasse toute imagination et seule, si on pouvait le connaître, le nombre de kilomètres de Leucoplast employé par notre cher infirmier Gustave pourrait en donner une idée. Certains n'en présentaient qu'un seul banal, mais d'autres en étaient « farcis », et à répétition, et d'énormes. Souvent, nous nous sommes demandés quelle pouvait être

la cause de cet envahissement staphylococcique. Toutes les raisons ont été envisagées, depuis la carence vitaminique, l'excès de viande de porc, la privation de femme, la saleté. A vrai dire, rien de tout cela ne nous a paru bien certain. Nous avons rencontré des furoncles chez les bien nourris, chez les travailleurs d'usines, hélas ! privés de porc, sur les sujets propres, comme sur les moins chastes... dont le nombre malgré tous les règlements était assez respectable. Et après ce séjour, nous devons avouer que notre connaissance sur l'étiologie de ces furoncles n'a pas faït le moindre progrès.

Au point de vue traitement local, la pommade noire à l'ichtyol trouvait dans le furoncle son indication majeure, peut-être même formelle et unique. Elle provoquait rapidement la maturation, puis le « vidage » du furoncle avec élimination du bourbillon. La pommade noire et le pansement humide, pour les cas de début ou trop généralisés, ou encore par absence momentanée de pommade noire, ont constitué à peu près nos deux seuls et efficaces traitements locaux.

Comme traitement général, nous avons essayé ce que nous permettaient nos faibles moyens. Tout d'abord, l'autohémothérapie, employée le plus souvent et presque systématiquement. Quelquefois, j'ai essayé le « Staphar », vaccin allemand anti-staphylococcique, ou des boîtes de « Bactéstaphyphage » restant dans notre pharmacie. En toute vérité, aucune de ces trois méthodes ne m'a paru particulièrement efficace et je ne leur ai jamais attribué la guérison des Furonculoses.

A côté des furoncles, les Panaris tenaient une place importante, et si les furoncles n'étaient pas trop graves, que de « sales » panaris ai-je vus, obligeant parfois à des désarticulations, après de longues incisions.

C'est à propos des panaris que j'ai le plus protesté contre l'enseignement reçu aux Facultés et aux Hôpitaux, car si j'ai assisté à de nombreuses gastrectomies, ou autres sé-

rieuses interventions qui ne m'ont été, pas plus qu'aux autres, d'aucun profit pratique, je n'ai jamais vu traiter un seul panaris, affection pourtant si courante et que rencontre à chaque instant n'importe quel modeste Médecin-praticien.

La gravité de la plupart des panaris rencontrés tenait, d'une part, à la négligence de beaucoup de prisonniers trop « durs » qui ne venaient pas à temps et attendaient pendant des jours et des nuits douloureuses et sans sommeil que le pus ai diffusé dans tout le doigt, d'autre part à l'ignorance ou la brutalité des sentinelles ou de certains médecins qui croyaient que la pommade noire ferait « mûrir » et viderait rapidement le doigt de tout son pus.

Toujours est-il que j'ai eu l'occasion de voir arriver des doigts difformes, distendus par le pus sous tension, et qui, à l'ouverture, ne montraient plus qu'une nécrose de tous les tissus avec seulement, pas encore détruits, le tendon fléchisseur et quelques fibres aponévrotiques. Combien aussi de panaris de la pulpe vus trop tard, avaient permis l'atteinte de la phalangette, révélée par une radio demandée à la suite de l'allure traînante de ce panaris ou la persistance de la douleur. Je me rappelle aussi un Italien, assez âgé, présentant des panaris à deux des doigts d'une main et à l'un de l'autre. Se rend-on compte de l'infirmité dans laquelle vous plonge momentanément, pour une affection réputée bénigne, la simple négligence ?

Comme traitement, après — au début surtout, car à la fin j'intervenais aussi précocement que possible — des bains bien chauds ou des pansements humides fréquemment renouvelés, je pratiquais l'incision la plus étendue, souvent bi-latérale, suivie d'un important lavage-drainage à la solution de Rivanol. J'ai vu ainsi après bien des craintes — surtout au début où mon premier et trop timide coup de bistouri fut pour un panaris — se réparer des destructions assez graves, mais aussi, j'ai vu quelques destructions définitives de tendons, ou quelques nécroses

osseuses ou encore, après de trop larges mais nécessaires incisions, des réparations trop fibreuses et rétractiles entraînant des pertes de mobilité des doigts.

A la fin, j'en étais arrivé à la conclusion d'avoir à ouvrir tous les panaris que je rencontrais, dès que je les voyais, le principal signe étant devenu pour moi, en dehors de la douleur locale, l'impossibilité de dormir, ne fut-ce qu'une seule nuit. A ce moment-là, une incision minime laissant échapper une simple goutelette de pus ou même rien, amenait rapidement la cessation des phénomènes douloureux et la guérison complète.

Enfin, à signaler que pour toutes mes interventions sur des panaris, j'ai employé l'anesthésie générale au chlorure d'éthyle. Le malade ne souffrant pas, permettait une incision plus profonde en même temps qu'un nettoyage plus minutieux. Une fois, un Russe a formellement refusé l'anesthésie (les Russes pourtant très « durs » et courageux avaient tous très peur d'être endormis); je lui ai donc fait une incision sous le jet, et sa façon de se tortiller — alors que c'était un véritable colosse, et un Russe ! — n'a fait que me confirmer dans ma méthode habituelle.

Que cette question me permette une parenthèse sur les anesthésies générales : à Andernach, j'en ai fait de très nombreuses, au début surtout. J'ai presque toujours employé le chlorure d'éthyle, moyen rapide (intéressant pour la visite, en permettant le départ à peu près immédiat du consultant après l'intervention), provoquant un sommeil en quelques instants et un réveil précoce. Ayant obtenu de l'anesthésiste, l'infirmier Cholet, une administration assez lente pour ne par « assommer » le malade, je n'ai jamais eu le moindre accident ou la moindre complication. (Mon prédécesseur, en 3 ans, avait eu une syncope, non mortelle, mais je crois que l'anesthésiste d'alors y allait peut-être un peu trop brutalement).

A côté du chlorure d'éthyle, j'ai employé à quelques re-

prises l'Evipan, notamment pour de volumineux anthrax de la nuque — avant d'apprendre qu'il ne fallait jamais employer ce mode d'anesthésie pour une intervention au-dessus de la clavicule ! — Si ce mode supprime l'anesthésiste pendant l'intervention, il est d'une mise en train plus longue, provoque un réveil plus tardif et donne des embêtements si, pour une raison ou pour une autre, l'intervention dure plus longtemps qu'il n'était prévu. Cependant, si pour ma part je l'ai très peu employé, le Docteur Bernis-Bergeret, relevé en novembre 44, avait fait au l'Evipan plus de 2.000 anesthésies à l'hôpital de Birkenfeld, et s'en était toujours montré très satisfait.

Comme autre affection extrêmement fréquente, il y avait le Paludisme qui sévissait terriblement parmi les Italiens venant de Grèce ou de la basse Italie. A peu près tous l'ont eu. Faute de quinine — que je réservais à quelques « imprudents » Français que menaçaient des camps de représailles — j'employais l' « Atébrin » et la « Plasmochin ». Le cycle du traitement auquel j'étais arrivé et que je réordonnais automatiquement était :

les 3 premiers jours : un ampoule d'Atébrin intra-musculaire;

du 4 au 7e jour : trois comprimés d'Atébrin par jour;

8e jour : repos (minimum, pour activer le traitement);

9, 10 et 11e jour : trois comprimés de Plasmochin.

Le résultat était la suppression à peu près instantanée et complète des accès. Mais la perte de vue des malades une fois guéris ne m'a pas permis de me faire une opinion très précise sur la durée de cette guérison. Quelques-uns, parmi ceux que j'ai pu suivre, ont présenté des récidives. Mais comment savoir s'ils avaient absorbé tous leurs comprimés ? Le paludisme était en effet une affection si commode pour les prisonniers à qui, régulièrement, elle empêchait le travail...

Un fait à signaler, c'est l'assez grande facilité qu'a l'Atébrin à provoquer des abcès à l'endroit de la piqûre. J'ai fait de nombreuses injections intra-musculaires, mais

c'est avec l'Atébrin que j'ai eu les *seules* douleurs avec signes d'inflammation et une fois, un très sérieux abcès intra-fessier qui mit sérieusement en danger les jours de la victime, jeune Italien en état de moindre résistance.

En dehors de ces trois « Chefs de file », il y avait de nombreuses gastrites dont j'ai déjà parlé et pour lesquels je ne pouvais pas grand-chose. Si j'y reviens cependant, c'est pour signaler un traitement conseillé par un médecin allemand et qui fit beaucoup de bien au Russe à qui je l'ai essayé : boire chaque matin à jeun un demi verre de la solution de Targesin à 1 % — que j'employais auparavant comme collyre — et se mettre ensuite dans toutes les positions pour bien atteindre tous les recoins de la muqueuse gastrique. Les douleurs furent calmées aussitôt et le Russe en question, de retour à son kommando, me fit demander à plusieurs reprises de la précieuse solution. Mais je n'ai pu en faire l'expérience sur une grande échelle, par manque de Targesin qu'il m'aurait fallu avoir par dizaines de litres.

Et je ne veux pas quitter cette question « estomac » sans raconter une histoire qui faillit bien coûter la vie à un prisonnier tout en prouvant sa résistance. Pris d'une douleur subite au creux épigastrique, après avoir sauté d'un wagon, il se fit porter à la visite. Le Médecin allemand de Neuwied, véritable brute pour tout le monde et bandit dangereux, ne crut pas à la gravité de la maladie et se contenta d'accorder deux jours de repos. C'était le samedi; le mercredi, le malade m'était apporté sur une petite carriole avec un mot du médecin allemand : « cholecystite lithiasique ». A l'examen, très peu de contracture, surtout pour mes mains jeunes et inexpérimentées de médecin. Le lendemain, la température s'aggrave pour atteindre le soir 39°5, pendant que le faciès s'altère visiblement et prend l'allure que les livres m'ont appris à juger péritonéale. Je peux heureusement avoir l'autorisation de le faire transporter à Trèves le lendemain matin et l'ac-

compagne même, après lui avoir fait, pour le voyage, une morphine. Heureusement, pour ce voyage de plus de quatre heures, avec un changement à Coblence, le malade peut avoir une banquette pour s'allonger. Arrivé à Trèves, c'est à pied qu'il se rend à l'hôpital situé à 1.500 mètres de la gare. Examiné alors par le Capitaine Simon, gêné par la morphine et l'origine du malade (c'était un Franco-Polonais parlant très mal le Français) celui-ci ne peut faire un diagnostic bien certain, mais trouve cependant une légère contracture. Comme il doit partir en voyage d'inspection dans l'après-midi, le Capitaine Simon se décide malgré tout à intervenir et trouve alors, dès l'incision, une collection enkystée dans la cavité péritonéale; nous étions le vendredi et le samedi précédent, l'ulcère s'était perforé ! Le malade avait marché, voyagé et souffert ! Opéré, il se guérit et fut rapatrié...

Si je cite cette histoire, c'est qu'elle fut et demeurera pour moi un enseignement. Comme le disait alors le Capitaine Simon, « toute contracture réclame une intervention, ne fut-ce que pour se rendre compte de la cause exacte ».

Il y avait aussi toute la série des Rhumatismes — ou soi-disant tels — des lumbagos, « tours de reins », sciatiques, etc..., nombreux car il est habituel de baptiser rhumatismes ce qu'on ne peut diagnostiquer ! Ces maladies avaient invariablement recours à ce traitement : salycilate pour les cas graves, et pour les autres, pyramidon, massages à l'Antirheumaticum (dont j'ignore la composition) et bains d'air chaud. (D'ailleurs, bien des rhumatisants immobilisés par leur maladie auraient pu aussitôt trouver le moyen de marcher des kilomètres si on leur avait proposé de rentrer en France !...) Mais ce n'était pas toujours le cas et je me rappelle des sciatiques rebelles où tous les essais de traitement, de l' « Atophanyl », à la « Bétaxin » ne firent rien.

Que l'on me permette encore un récit au sujet de cette

facilité que l'on a à baptiser rhumatisme ce qui n'en est pas. Un jeune malade de 34 ans vint un jour pour une douleur survenue trois semaines plus tôt à la cuisse. Après avoir essayé les différents traitements des rhumatismes et devant leur inefficacité, devant l'allure de la douleur réveillée à la palpation et semblant provenir de la profondeur, c'est-à-dire du fémur, malgré une vitesse de sédimentation de plus de 100, semblant confirmer l'origine rhumatismale, le malade fut envoyé à l'Hôpital de Trèves pour « périostite » d'après le médecin allemand, pour supplément d'observation, d'après moi. Arrivé à Trèves, le malade glissa sur le trottoir et se cassa la cuisse en question. Transporté aussitôt à l'Hôpital, la radio montra une volumineuse tumeur du fémur. Le Capitaine Simon fit aussitôt une désarticulation haute qui réussit bien, fut très bien supportée pendant deux jours, mais, après une brutale aggravation des signes généraux, n'en fut pas moins suivie par la mort du malade au bout de ces deux jours.

Enfin, je signalerai encore la fréquente rencontre des Erysipèles de la face — et un de la fesse —avec phénomènes généraux et locaux intenses, mais bien guéris par le Prontosil; les nombreuses Pneumopathies bénignes ou graves, comme les pneumonies, mais bien guéries par les sulfamides et la « Transpulmin »; les nombreuses angines, certaines diphtériques méconnues ou connues rétrospectivement par leur complication (deux polynévrites et une myocardite), et enfin, de très fréquents abcès de l'amygdale. Souvent, pour ceux-ci, j'ai voulu essayer, mais en vain, l'incision si facile sur les livres, mais si difficile en pratique à cause du Trismus. Ces abcès ont toujours abouti au bout de 5 à 7 jours, après des phénomènes douloureux intenses, à leur ouverture spontanée, après de nombreux gargarismes ou lavages de gorge, avec enveloppement, [avec ou sans « Enelbin » (1)], et traitement sulfamidé. Il m'a été signalé l'efficacité de l'injection d'Atophanyl pour

(1) Enelbin : pâte antiphlogistique.

faire avorter ces abcès, mais la rareté du produit m'a empêché de l'expérimenter moi-même. J'ai déjà signalé le cas d'un abcès de la gorge entraînant la mort, par toxémie, en 3 jours. Les médecins allemands ont prétendu qu'il s'agissait d'une diphtérie.

Les tuberculeux, rares au début, furent hélas ! très nombreux les derniers mois, quand il m'était devenu impossible de les évacuer. Sans possibilité de faire de pneumothorax, de sels d'or, de repos ou de bons régimes reconstituants, sans médicaments nécessaires pour calmer leur toux ou diminuer leur température, réduit à des comprimés de calcium ou à des injections de Gluconate, je voyais ces malades diminuer à vue d'œil. Deux Italiens, arrivés dans un état qui ne pouvait faire prévoir pareille issue, moururent à l'infirmerie dans un état lamentable.

A l'autre infirmerie, où il y avait quelques Italiens qui avaient été classés bons pour le travail deux mois plus tôt, certains de ceux-ci moururent, et je ne parle pas de tous ces Russes dont on ne sut jamais au juste combien le B. K avait tués. Dans mon infirmerie, en dehors des morts, il y avait un Sud-Africain, le brave Joseph, le seul sympathique parmi cette bande d'exécrables sujets britanniques noirs, entré en bonne forme pour devenir peu à peu une loque, crachant des B. K. à longueur de journée, passée dans l'obscurité de la cave (quelle héliothérapie !) et que l'arrivée des Américains n'a même pas dû sauver, car il était trop atteint. D'autres, par contre, deux Italiens et un Français, auront sans doute, après notre Libération, pu être traités et momentanément sauvés. Ce qu'il y avait de tragique, c'était la façon dont j'étais désarmé et réduit au rôle de spectateur qui devait parier sur le plus rapide : la mort ou les Américains. Heureusement, pour quelques-uns les Américains l'emportèrent...

Enfin, un mot sur les maladies vénériennes, à peu près inexistantes, car tous les contaminés — syphilitiques d'abord -- et presque tous des Italiens, qui avaient au moins

gagné cela au cours de leur triste guerre ou de leur occupation en Grèce ou à Toulon, étaient automatiquement envoyés au Stalag où ils subissaient le traitement. J'ai eu quelquefois, cependant, des séries à faire, séries combinées de Novar et de Bismuth, pour perdre moins de temps. Quand aux blennorragies elles restaient l'apanage des civils — requis ou transformés — qui venaient mendier quelques produits : rançon de la Liberté !...

Pour finir, je signalerai l'absence à peu près complète, en ce qui concerne du moins mon infirmerie, de maladies infectieuses : en 18 mois, je n'ai rencontré qu'une scarlatine, une rougeole et deux diphtéries !

X

Radiographies, Examens de Laboratoire, Evacuations urgentes

Pour les radios, j'ai eu quelques difficultés au début : notre sanitaire-dentiste prétendait toujours qu'en raison de l'extrême rareté des pellicules, il fallait ne pas être exigeant, que les médecins allemands ne voulaient pas qu'on envoie des prisonniers en dehors des cas de fracture, que le Truppenarzt devait signer lui-même le bon de radio, etc... Ce n'est qu'à la longue que j'appris que toutes ces bonnes raisons n'étaient que pour masquer la flemme monumentale de notre gaillard. Son remplaçant, notre fou-ivrogne, fut plus coulant, et avec lui je pus envoyer tous ceux que je voulus, et en signant moi-même les bons. Tous les malades envoyés au « Luftwaffe Lazarett » y étaient bien reçus et leur radio m'était renvoyée toujours avec un long compte-rendu du chef de service. Cette facilité, demeurée la même jusqu'au bout, — en dehors d'une très brève interruption — malgré les difficultés sans nom de ravitaillement que pouvait connaître l'hôpital, me fut toujours d'un grand secours et rendit d'appréciables services pour tous ceux dont le cas restait douteux.

Pour les examens de laboratoires, c'était différent. De tout le territoire du XII D, on devait envoyer le matériel d'examen (sang, prélèvement, etc...) au parc sanitaire de Wiesbaden, dont il a déjà été question. Au début, pour un B. W., il fallait huit jours. A la fin, la réponse n'arrivait

plus, en admettrant que le prélèvement arrivât à destination. Alors, il y eut les arrangements locaux et le Luftwaffe Lazarett vint une fois de plus à notre aide, notamment pour les analyses de crachats ou de prélèvements pharyngés. Ce sont à peu près les seuls examens que j'eus — et encore rarement — l'occasion de demander, les maladies d'infirmerie n'en ayant pas un tel besoin et se contentant la plupart du temps de la recherche de l'albumine ou de la vitesse de sédimentation, examen si répandu en Allemagne et sur lequel je reviendrai.

Enfin, je tiens aussi à rendre hommage aux médecins de ce Luftwaffe Lazarett qui, lorsque toute autre évacuation devint impossible et à un moment pourtant où l'offensive alliée remplissait leurs salles, voulurent bien recevoir nos cas les plus urgents ou graves. Si une opération était à faire, c'était au « Luftwaffe » qu'elle était faite, et c'était au « Luftwaffe » que l'on envoyait toutes nos factures nécessitant un appareillage, ou bien les blessés, comme ce Français qui, descendant de sa charrette en plein champ, sauta sur une grenade de D.C.A. Il fut opéré, en notre présence, à minuit passé. C'est la dernière fois que je vis le personnel allemand, car quelques jours après c'était la Libération, et l'hôpital, évacué à temps par les Allemands, devint un grand centre de rassemblement pour les prisonniers.

Dans cet hôpital somptueux, composé de nombreuses belles baraques, les prisonniers hospitalisés y recevaient d'excellents soins et étaient considérés comme les Allemands, y bénéficiant de tous les avantages matériels accordés à ceux-ci, avantages appréciables à un moment où le ravitaillement était devenu très précaire. Et je connais enfin, un Français qui, opéré là-bas, y resta 3 mois, non malade, ou presque, mais aidant les infirmières dans leur travail et peu enclin à quitter la luxueuse propreté et le confort extra-moderne de ces baraques, pour revenir trouver la crasse puante de son infirmerie. C'est l'évacuation

de l'hôpital qui nous le renvoya, quelques jours avant l'arrivée des Américains. Il avait quitté le confort tout blanc pour connaître la pénible vie des caves toutes noires, mais où il connut cependant la plus grande lueur depuis cinq ans : sa Libération.

XI

Les Malades sous les Bombes

Andernach, pendant de longs mois, connut la tranquillité aérienne; ou du moins, si les alertes étaient inévitablement nombreuses, les bombes avaient longtemps épargné la ville, alors que toutes les autres de la région, et de petits villages même, en avaient reçues. Devant cette impunité les discussions allaient grand train et beaucoup répétaient que, ville sanitaire, Andernach ne subirait jamais de bombardement, qu'elle était marquée d'une couleur particulière sur les cartes des aviateurs ennemis, etc... Douce illusion et naïveté humaine ! Le 26 décembre, reçus avec mon camarade Lamou chez des civils allemands, nous avions à ce sujet une longue conversation au cours de laquelle nos hôtes, parmi lesquels des réfugiés de Mayen, ville voisine et déjà cruellement touchée, s'efforcèrent à force d'exemples de nous convaincre du peu de danger que nous courrions. Heureux de les entendre, mais sceptiques, nous vidions le champagne et nous les quittions (1). Je devais les revoir le lendemain, en larmes, au centre d'un quartier en flammes, quittant précipitamment la ville : le premier « tapis » était tombé sur cette jolie petite ville qui en trois minutes avait pris un visage sinistre. Notre infirmerie était toujours debout quoique peu éloignée des points de chute. Seuls les carreaux étaient cassés et le plafond « ébréché » par un ou deux pavés. J'avais

(1) Il s'agissait de notre camionneur habituel pour lequel l'intérêt général commandait la plus parfaite amabilité.

quitté l'autre infirmerie, réservée aux Russes, cinq minutes avant le bombardement, ayant remis à une autre fois l'examen des tuberculeux en raison de la fumée qu'un pauvre essai de feu répandait dans la pièce. De retour à cette infirmerie, dès les avions passés, je la trouvais en émoi, cinq bombes étant tombées dans son enceinte. Le bâtiment principal était debout, mais la pièce trop enfumée quelques minutes plus tôt — et par quel bonheur ! — était écrasée, recouvrant des cadavres. Dans la cave ce n'était qu'obscurité et hurlements. De ce trou noir, il sortit des faces ensanglantées, puis ensuite, les lampes arrivant, je pus y découvrir une dizaine de cadavres dont un décapité, des jambes broyées, sans que l'on put s'expliquer la cause de ces blessures (la cave étant intacte). Au milieu, un visage qui n'en avait plus la forme, entièrement défoncé comme par un énorme marteau, et criant, me suppliant de l'achever ? Spectacle assez déchirant, surtout quand j'appris par la suite qu'il s'agissait d'un Russe qui nous servait d'interprète et que j'avais quitté souriant quelques minutes plus tôt : son visage était à ce point défiguré que je ne le reconnaissais pas et que je ne sus son identité qu'une fois mort.

Mais tout cela ne devait pas nous faire perdre de vue les vivants ou soi-disant tels. Dans les 2 étages du bâtiment s'entassaient des Russes et des Italiens malades ou même agonisants et qui restaient là-haut, l'escalier ayant été emporté par la déflagration des bombes.

Le feu ayant commencé à prendre dans les décombres, il importait de sortir tout le monde. Hissé à l'étage supérieur, j'arrachai les barreaux des fenêtres sans trop de difficultés et commençai l'évacuation des valides. Puis, aidé du Docteur Mastroeni, il fallut descendre dans des couvertures les agonisants qui n'avaient plus la force de se relever. Par la fenêtre nous les faisions glisser sur un toit qui avait eu la bonne idée en s'effondrant, de former un plan incliné régulier, remarquable escalier de fortune... ou tobogan.

Une fois tout le monde sorti avec paillasses et couvertures, le tout au pied d'une colline où un lycée, transformé en hôpital — heureusement inoccupé — formait un gigantesque brasier, il me fallut rejoindre notre infirmerie sur laquelle étaient dirigés tous les blessés. Le Dr. Lamou s'en était déjà occupé. Ces pauvres Russes ou Italiens, non remis de leur choc, étaient installés par terre, sans paille ni couvertures, car il n'y avait plus de place.

Et ce fut le début du long calvaire, de cette vie absurde qu'il fallut mener jusqu'à la libération. Il n'y avait plus d'eau, ni d'électricité. Chaque jour, à chaque alerte, il fallait que toute cette foule cosmopolite descendit en vitesse dans une cave obscure, humide et au sol glacé. Chaque jour pendant près de 3 mois il fallut que tous ces malades y passent de longues heures. Les blessés devaient retrouver leur agilité, ...et c'était bientôt une course de béquillards ! Les malades graves, les tuberculeux en particulier, étaient descendus sur des brancards et, sans le moindre isolement, faisaient courir aux autres les dangers de leur maladie.

Un blessé américain, atteint de phlébite, devait descendre à la cave régulièrement, et le faisait avec des béquilles. Malgré mes terreurs internes il n'eut point d'embolie !

Et tous vivaient ainsi dans un sordide entassement et la cacophonie que peut laisser supposer un tel mélange de nationalités, les Italiens détenant de loin la prime du bavardage crecelliforme. Et toujours l'obligation pour nous de hurler les ordres dans toutes ces langues pour freiner le flot des plus peureux et activer celui des fanfarons. Ceux-ci, qui me laissèrent le plus mauvais souvenir, représentaient pour nous une colère quotidienne ou bi-quotidienne. Il y en avait toujours, parmi les Américains ou surtout les nègres et les Hindous, qui ne voulaient pas descendre et qui ne comprenaient pas qu'il fallait une discipline générale pour être efficace. Et chaque fois c'était la même comédie — ou tragédie — : à chaque vague d'avions

c'était une ruée de tous ces fanfarons qui obstruaient alors l'escalier, empêchant le passage à ceux que leur travail retenait hors de la cave.

Je passe sous silence le délicat problème posé par les « latrines » sans eau avec un effectif de 110 malades plus ou moins évolués. Combien de fois fallut-il crier contre les moins raffinés pour qui l'hygiène semblait une question bien secondaire ?

Quel problème aussi la cessation des services de voirie et quel entassement dans cette pauvre petite cour, avec les ordures qui s'accumulaient et les « feuillées » qu'il fallut, à trois reprises, creuser en un coin différent. Sans l'arrivée des Américains, le problème paraissait insoluble, bien que la semaine précédant la Libération nous ayons tenté un suprême effort d'établir, pendant que des camarades « transformés » retiraient plusieurs tombereaux d'ordures, un système de latrines avec tonneaux que remplissait d'eau, plusieurs fois par jour, une corvée spéciale,

Et cette vie, depuis le 27 décembre, se poursuivait invariablement. A deux ou trois reprises les carreaux ou leurs remplaçants furent brisés, si bien qu'en plein jour il n'était plus possible de voir en raison du rafistolage avec du carton ou du contreplaqué. Les malades, après plusieurs heures de cave, retrouvaient une infirmerie dégoûtante, glaciale, noire et en plein courant d'air.

Comme la nature humaine est résistante !

A la fin cependant, prévoyant la recrudescence ou l'exagération de l'offensive aérienne, nous avions pu installer un petit poêle récupéré dans une maison incendiée, aménager une cave supplémentaire avec table de ping-pong, ce qui, en dehors des distractions « sportives », permettait de servir la soupe aux heures à peu près normales, alors que depuis longtemps le déjeuner était pris à l'heure du « Kaffeetrink » (1). En effet, malgré les alertes, mal-

(1) Kaffeetrink : goûter, ou thé, beaucoup plus important en Allemagne qu'en France.

gré les bombes, malgré tout il fallait manger, et l'équipe de la cuisine, avec Coste, a toujours, malgré le danger et nos exhortations à la prudence, continué à préparer la soupe. Tous les malades lui doivent plus qu'ils ne le pensent.

A la fin, beaucoup, fatigués d'être descendus à la cave par des brancardiers trop rapides, préféraient y passer la nuit où ils y trouvaient le calme sinon l'air pur. Même des valides restaient en bas, et le sanitaire Chauveau, qui donnait un brillant exemple de la prudence, représentait l'infirmier de garde. (Il avait déjà été « échaudé » à Bad Kreuznach et au camp de Limburg).

C'est aussi dans cette cave que, d'une façon symbolique et comme pour inaugurer ces trois longs mois, la messe de minuit avait été célébrée dans la Nuit de Noël, par l'abbé Picard, aumônier de l'infirmerie...

C'est dans cette cave donc que, comme les malades, j'attendais les « événements », pendant que mon camarade Lamou, déjà blessé à Bad Kreuznach, se réfugiait en dehors de la ville dans un abri solide et d'où il était chargé de venir à notre secours en cas d'effondrement de l'infirmerie. On se rendra compte de notre résignation — bien obligatoire d'ailleurs — quand j'aurai dit que j'avais toujours sur moi un crayon et du papier pour pouvoir transmettre, en cas de longue agonie, nos impressions... Lamou devait rechercher le papier !

XII

Quelques méthodes allemandes.

Le peuple allemand est un peuple de contrastes et ce fut notre première remarque en arrivant en « Deutschland » et en constatant, chez ce peuple éminement guerrier, ce goût pour les fleurs : il y en avait partout et, même en plein hiver, on en apercevait derrière chaque fenêtre. Il en est ainsi en médecine où la brutalité voisine avec le meilleur des traitements ou une bienveillance qui n'est pas un pur calcul, ou une flatterie de propagande, mais bien sortie du cœur.

Au premier rang des méthodes dites allemandes, il y a la célèbre expression : « Nicht Arbeit, nichts essen », « pas de travail, rien à manger ». Les prisonniers, à leur début, ont connu la dure application de cette formule. Si elle ne s'est pas généralisée, elle a pourtant été conservée par un certain nombre de paysans vis-à-vis de leur prisonnier malade, et retenu au kommando pour 2 ou 3 jours, et qu'ils laissaient sans leur apporter leurs rations, comme pourtant l'ordonnait le règlement général du Stalag. Cette histoire est l'une des plus fréquentes qui m'aient été racontées et pour laquelle j'ai en vain conseillé de se plaindre : les prisonniers, trop habitués à n'avoir que tort, se méfiaient des réclamations !...

Une autre méthode — ou du moins celle d'un médecin — était de ne pas rapatrier ceux qui étaient manifestement incurables, mais qui pouvaient encore travailler,

et je me rappelle l'étonnement du Commandant Marchetti quand il me raconta un jour la réponse du médecin-chef Dallhaus, dont j'ai parlé plus haut en lui rendant hommage, mais qui parfois cependant appliquait une logique par trop implaccable. Il s'agissait, je crois, d'une maladie de cœur, pour laquelle le Commandant Marchetti proposait un rapatriement. Le Commandant Dallhaus lui dit : « Etes-vous, en France, capables de guérir cette maladie ? » Devant la réponse négative il répartit : « Alors pourquoi le rapatrier ? ». C'était logique, mais dur.

Une méthode que je n'aurais certes pas acceptée sans faire quelque tapage, était celle appliquée à Neuwied et qui désespérait notre sympathique confrère Italien De Angélis qui eut à en souffrir pendant près d'un an : Si un malade avait un soir 40° de température, mais n'avait plus de fièvre le lendemain matin, il était bon pour le travail, et toutes les maladies sans fièvre n'étaient que fumisterie ! Si enfin le Docteur De Angélis acordait à un malade 2 ou 3 jours de repos, le policier de l'usine venait et avait toute autorité pour juger si le malade avait droit ou non à ce repos.

Cette triste habitude n'a été possible que grâce à la timidité du docteur, qui ne s'est pas révolté dès le premier jour. Par contre, je sais qu'au début la « considération » qu'avaient les Allemands pour les Italiens invitait ceux-ci à une grande prudence.

Mais revenons au côté plus médical de cette question et voyons quelles sont les particularités médicales allemandes.

D'abord il y avait la *Sédimentation* : extrêmement répandue en Allemagne, la vitesse de la sédimentation sanguine est recherchée automatiquement pour n'importe quelle maladie dans les Hôpitaux. D'abord sceptiques, nous fûmes peu à peu conquis par cette méthode assez simple qui nous a souvent permis de juger un degré de maladie, constater son évolution, favorable ou non, et in-

firmer un diagnostic. Cependant, je ne peux pas personnellement en tirer déjà des conclusions absolument formelles. Cette vitesse étant accentuée au cours de la tuberculose, des maladies infectieuses, des rhumatismes, elle n'est pas la marque spécifique d'une seule de ces maladies; mais j'adopterai comme conclusion la nécessité de son emploi systématique pour tous les soupçons de tuberculose, pour lesquels une sédimentation basse rassurera complètement alors qu'une forte sédimentation commandera la plus sérieuse surveillance. Enfin, c'est un excellent moyen de dépister les « resquilleurs » qui se plaignent de rhumatismes chroniques : si la sédimentation reste normale, le rhumatisme n'existe pas ! Je signalerai enfin, le chiffre très élevé de sédimentation rencontré au cours du paludisme, avec la diminution rapide de ce chiffre sous l'influence du traitement.

Je gage en tous cas que cette méthode sera vulgarisée en France par les Médecins qui auront été prisonniers et qui s'en serviront sans aucun doute au cours de leurs consultations.

Ensuite, venait le bain de lumière ou « air chaud », extrêmement répandu et au fond très utile et efficace. Les malades en devenaient aussi « gateux » que pour les ventouses et ne pouvaient pas ressentir la moindre douleur sans aussitôt aller exposer la partie douloureuse sous la cage électrique. Mais cette méthode présente un gros inconvénient par période de bombardements : c'est qu'elle a besoin de courant électrique, chose qui, dans notre région, n'était plus à la fin qu'un luxe très épisodique.

A propos de ventouses je dois rappeler qu'elles sont inconnues en Allemagne et j'ai à la mémoire le visage à la fois étonné et hilare de mon premier « Truppenarzt » devant ces taches rondes, l'explication qui lui en fut donnée et la démonstration faite. Il n'en revenait pas et trouvait cela ingénieux, mais peut-être brutal...

Il y a aussi les pansements humides au Rivanol. J'en

ai déjà parlé. Ils me furent indiqués un jour par un médecin allemand, au sujet d'une plaie torpide à la cheville d'un Italien. (Jamais je n'ai vu de blessures aussi longues à cicatriser que ces plaies de la région malléolaire !) J'avais tout essayé, mais en vain. Il me dit : « pas besoin de pommades ni d'autre produits trop toxiques. Essayez le Rivanol ». Le résultat fut surprenant et depuis j'eus la manie de ce traitement, sans jamais d'ailleurs avoir à m'en plaindre. Mon camarade Lamou avait, lui, la manie de l' « Eubasinsalbe » (pommade au Dagenan). A nous deux, nous pouvions tout guérir...

Je signalerai aussi quelques doses qui m'ont frappé : à un malade atteint de diphtérie, il était commun d'injecter entre 3 et 10.000 Unités seulement. J'ai appris par la suite que les diphtéries étaient toujours graves dans la région !

Pour les sulfamides, aussi curieux que cela puisse paraître dans le pays qui leur a donné naissance, il en était de même et j'ai, à plusieurs reprises, vu des prisonniers à qui un médecin avait donné un tube de Prontosil ou d'Albucid en leur conseillant d'en prendre 3 comprimés par jour. Mais ces cas-là doivent, je crois, être attribués à l'ignorance de quelques vieux médecins de campagne.

Enfin, il faut noter la très fâcheuse absence en Allemagne de cette fameuse aiguille de Reverdin. Combien de fois ai-je vociféré, au début, contre cette absence et mon extrême maladresse à enfiler et passer ces aiguilles courbes que je tenais mal par une pince.

A Trêves, le capitaine Simon qui s'en était fait envoyer de France, étonna bien tout le personnel infirmier allemand des salles d'opération. Sans compter que cette absence d'aiguille de Reverdin entraîne la présence d'un aide supplémentaire pour préparer les aiguilles, d'où encombrement et, partant, perte de l'élégance chirurgicale tant désirée.

Comme je m'en étais étonné et ne comprenais pas qu'un

pays aussi civilisé que l'Allemagne ait pu méconnaître un si bel instrument, j'eus l'occasion, à mon retour en France, de lire quelques pages d'un gros bouquin (1) de mon grand-père, le Professeur J.-L. Faure, qui a particulièrement roulé sa bosse et vu opérer à peu près dans tous les pays du monde, et j'eus la surprise d'apprendre qu'en dehors de l'Allemagne, l'Amérique et la Russie, ces deux colosses eux aussi extrêmement civilisés, méconnaissaient notre aiguille de Reverdin. Nous ne connaissons donc pas assez notre bonheur et notre supériorité !

Comme dernières méthodes particulières médicales, je signalerai l'emploi massif de bandes en papier, habitude de guerre, ma foi pas si mal que cela, et l'usage vraiment excessif des pommades.

Enfin, je rangerai dans le chapitre des méthodes allemandes, cette invraisemblable paperasserie. Nous nous plaignions jadis des excès de notre administration paperassière : nous ne connaissions pas encore l'Allemagne ! Pour ma part, j'avais à remplir un certain nombre de papiers, ce que je faisais à la place des Allemands pour obtenir un peu de paix et pouvoir avoir toujours prête la menace de ne plus m'en occuper. Mais je me suis toujours efforcé de réduire ces écritures au minimum, et la fiche d'un entrant qui, à mon arrivée, était inscrite 14 fois ne l'était plus ensuite que 6 fois, dont deux par les Allemands et comprenait le minimum : matricule, nom, prénom, date de naissance, profession, maladie et kommando.

J'écrivais donc une feuille d'entrée pour les Allemands, une feuille identique pour le lit du malade et j'enregistrais les renseignements sur mon « cahier des entrants ». Chaque soir enfin, en quatre exemplaires, il fallait faire la liste de tous les entrants ou sortants de la journée, travail que je n'ai pas tardé à confier d'abord à l'interprète, ensuite à l'un des sanitaires. Puis, je devais remplir la feuille des accidents du travail, et chaque semaine envoyer

(1) « En marge de la chirurgie ».

au Stalag la liste des entrants pour accidents avec tous les renseignements voulus ainsi que celle des sortants avec détails sur leur état à la date de sortie.

Enfin, il y avait le « Monatlichertruppenkrankenachweis » papier mensuel dont je transcris tel quel le titre impressionnant n'ayant jamais connu sa signafication exacte.

Chaque maladie avait un numéro et il fallait relever quel avait été le nombre d'entrants chaque mois pour tel ou tel numéro, combien nous avions eu d'entrants totaux, en spécifiant s'il s'agissait ou non d'un résultat des opérations militaires, d'un officier ou d'un homme de troupe, combien ils en étaient sortis, soit guéris vers le kommando, soit vers l'hôpital, le stalag ou le cimetière. Pour simplifier les choses je devais en faire trois exemplaires, un pour les Russes — toujours à part — un pour les Italiens — ces « internés militaires » auxquels les roueries de l'amitié allemande avaient trouvé le moyen de retirer tout avantage accordé aux prisonniers de guerre — et enfin un pour les prisonniers occidentaux parmi lesquels, si l'on n'aceptait pas les Italiens, on pouvait s'étonner de voir figurer les Hindous ou les Sud-Africains.

Avec toute ma bonne volonté — car j'étais assez idiot pour faire correctement cet inutile travail pour les statisticiens allemands — et mon application, il fallait que je m'y prenne toujours à plusieurs reprises car je trouvais régulièrement trop ou pas assez de malades.

Enfin, une autre méthode est l'habitude qu'ils avaient de vouloir faire travailler les moins malades. Que de fois ai-je grogné, mais je n'insistais pas trop, car sur les 110 « malades » de la fin, il y en avait toujours une quarantaine de bien portants et j'en envoyais seulement une vingtaine aux corvées, ce qui contentait tout le monde, même parfois ceux des corvées à qui les employeurs donnaient quelques suppléments ou qui, parmi les décombres qu'ils étaient chargés de déblayer, faisaient souvent d'ap-

préciables et substancielles trouvailles. Toujours est-il que cette distribution de corvées, facile au début, où une équipe d'Italiens que je rétribuais largement assurait aux Français le repos le plus complet, m'occupa une bonne partie de mes soirées des derniers mois à préparer un dosage savant de diverses nationalités que j'alternais au mieux, et me mit plus d'une fois en une terrible colère contre les Hindous ou les Sud-Africains qui s'obstinaient à ne rien vouloir faire au détriment des autres prisonniers. Je reviendrai d'ailleurs sur ces tristes sires.

Enfin, une dernière méthode allemande, mais sur laquelle je n'insisterai jamais trop, c'est l'extrême et dépitante fourberie qui consiste à dire « oui » par devant et « non » par derrière. Elle était vraiment caractéristique de l'Allemand, qu'il appartienne au premier ou au dernier échelon de la hiérarchie. Quelle patience ne nous fallut-il pas pour supporter ces réponses « sinusoïdales » !

XIII

Les différentes nationalités.

A partir de septembre 44, notre infirmerie devint une véritable tour de Babel, et l'on trouvait parmi les malades des ressortissants de toutes couleurs et aussi de tous les coins du monde. Cela nous a donné l'occasion d'étudier les différentes nationalités, les juger et ... se convaincre qu'il n'y a rien de tel que de rester entre Français. Nous allons maintenant passer en revue ces différentes « races ».

Les Français. J'en ai connu de nombreux, de tous les milieux et de tous les métiers. Ils étaient parmi les plus débrouillards — en raison peut-être de leur ancienneté — mais je leur reprocherai de se croire trop volontiers supérieurs à tous les autres et de trouver idiot ou ridicule certaines habitudes étrangères; et le fait de voir les Allemands manger de la compote en même temps que leurs légumes leur a toujours paru une marque de suprême infériorité, sans jamais vouloir admettre que le fait de manger des escargots pouvait étonner d'autres moins habitués. Mais ils sont à féliciter de ne jamais s'être montrés plats et d'avoir toujours par leur travail soigné, fait une excellente propagande française dans un pays où les Français passaient souvent avant guerre pour des arriérés ou des retardataires. Beaucoup ont reproché cette application dans le travail; je ne les approuve pas. Les prisonniers étaient obligés de travailler et les Français avaient à cœur de le faire avec goût et souvent perfection, et puis beau-

coup, des paysans surtout, ont eu à cœur de prouver aux Allemands notre supériorité, supériorité vraiment réelle au point de vue agricole.

Les Italiens. Je les mets en seconde place parce qu'ils furent à Andernach les plus nombreux et qu'ils étaient, par la plupart des autres, considérés comme des ennemis. Mes dispositions à leur égard étaient très dures à mon arrivée, mais n'ont pas duré devant le spectacle de leur détresse, le mépris universel qui les accompagnait et le traitement honteux qu'ils recevaient; et j'ai trouvé qu'il était peu dans la générosité traditionnelle des Français de tenir tous ces misérables pour responsables de la politique insensée de leur ex-chef, pour ne pas les admettre comme alliés du jour où, comme eux, ils étaient faits prisonniers des mêmes Allemands pour n'avoir pas voulu combattre à leur côté, et pour ne pas venir à leur aide, sinon après d'invraisemblables marchandages au cours desquels des alliances Italiennes étaient échangées contre quelques biscuits Français obtenus sans difficulté.

Je me suis pour ma part, toujours imposé la ligne de conduite de les aider dans la mesure de mes moyens et j'ai conscience d'avoir servi la France, en la faisant aimer, autant et même plus que ceux qu'un imbécile chauvinisme avait rendus intraitables. La plupart des Français restés en France ne comprendront pas mon attitude, car pour eux les Italiens sont ceux du 10 juin 40 et de l'occupation. Ils n'ont pas connu ces jeunes loques affamées tombant malades en grandes séries, mourant comme des mouches et jetés en terre comme des chiens, se partageant avec les Russes ces tristes honneurs. Tous les Français, sans pour cela admirer leur régime, ont eu grande pitié des Russes; le cas des Italiens était, à mon sens, semblable.

Cela dit, les prisonniers Italiens ont beaucoup déçu, car parmi eux, il y avait beaucoup d'illettrés, de crasseux, de menteurs et de voleurs, ce dernier vice exacerbé par le

malheur et la faim qui poussent à trouver quelque chose par n'importe quel moyen. Je n'en ai jamais vu de plats avec les Allemands dont ils bénéficiaient du plus parfait mépris que ne leur disputaient même pas les Russes. En dehors de cela, ils étaient, pour la plupart, sociables, et moyennant certaines facilités matérielles j'ai eu toujours une équipe se chargeant sans rechigner de toutes les corvées.

Je dois aussi leur reconnaître un talent qui n'est pas celui des Français : celui de savoir chanter, et en chœur. Ils nous ont permis de passer un meilleur Noël 43. Mais à côté de cela un terrible défaut, leur bavardage, leur criaillerie sans scrupules pour les voisins et qui produisait dans cette cave une invraisemblable et si désagréable cacophonie.

Ayant rapidement appris leur langue facile, j'ai pu longuement discuter avec eux et je concluerai en affirmant sans peur que j'en ai connu de fort bien et que j'irai, sans regret, en revoir beaucoup dès qu'un voyage sera possible à travers l'Italie.

Les Polonais jouissaient du prestige que leur donnait leur ancienneté et les plus grands malheurs de leur nation, pour laquelle la France a toujours fait preuve d'une grande amitié. Plus d'une fois je les ai admirés en me rendant compte de leur ténacité, de leur volonté de ne pas se laisser dompter, mais je dois dire que mes 18 mois de captivité ne m'ont pas laissé une grande sympathie pour eux. La première chose que je leur reproche c'est leur platitude, leurs courbettes vis-à-vis des Allemands comme de nous-mêmes. Toujours très correctement habillés — Croix-Rouge Américaine ! — ils étaient toujours trop aimables avec nous comme avec leurs sentinelles, trop obséquieux, alors que par derrière leurs sentiments s'exprimaient avec plus de sincérité. Peut-être est-ce leur long martyre et l'habitude d'être persécutés qui leur a donné ce triste travers de toujours paraître aimable par devant, en complotant par derrière.

Au point de vue médical, tout en les admirant, j'ai souvent vociféré contre cette manie de se rendre malade, et pendant deux mois, j'ai eu chaque matin des polonais à qui un malheureux et mystérieux accident avait écrasé le gros orteil. Courageux pour se faire blesser, ils étaient malades pour le moindre petit bobo et n'importe quelle légère douleur les faisait réclamer une radio.

Ils manquaient aussi de compréhension, et quand après une semaine sans consultants ils venaient à 5, dont 3 étaient en général manifestement bien portants, ils ne voulaient comprendre que je ne pouvais pas les « reconnaître » tous les 5; et avec eux je ne pouvais obtenir ni la franchise de déclarer comme maladie leur simple et compréhensible flemme, ni l'établissement d'un roulement comme je l'avais fait avec des Français ou des Italiens,

Je leur ai rendu bien des services tout en m'impatientant, mais je suis convaincu — peut-être à tort — qu'ils ne me portaient pas dans leur cœur.

Les Serbes se rapprochaient un peu des Polonais, mais étaient encore plus plats. Pour eux ce n'étaient que flatteries pour les Allemands alors que par derrière ils étaient les plus terribles à s'en plaindre. Comprenant d'une part une masse d'individus peu évolués, ils avaient d'autre part, une élite brillante et particulièrement douée pour les langues. C'est ce don qu'employa cette élite pour « charmer » les Allemands qui, — et c'est naturel — eurent plus de sympathie pour des prisonniers qui connaissaient leur langue. Par ailleurs, riches par leur belle Croix-Rouge Américaine, ils « noyèrent » vite les Français et achetèrent tous les Allemands, de tout grade, et l'homme de confiance Serbe du Stalag, qu'on m'a décrit se promenant dans un superbe uniforme blanc d'opérette avec nombreuses dorures, se faisait conduire dans l'automobile des « autorités » allemandes ! Je l'ai déjà signalé, le café américain et les cigarettes anglaises ont toujours eu un attrait particulier pour nos vainqueurs.

Un autre travers des Serbes était d'être particulièrement douillets et tous ceux que j'ai connus ont, sans exception, eu tour à tour des maladies de cœur, et je me rappellerai toujours mon interprête vétérinaire, cette masse de 103 kgs, se faisant traîner jusqu'à la chambre après une crise imaginaire. Ils sont très comédiens, et très portés sur le thermomètre ou leur pouls.

Enfin à signaler qu'ils aiment particulièrement à se « grandir » et qu'un simple étudiant se fait appeler docteur, qu'un vétérinaire estimait normal de s'occuper des malades à ma place, qu'un étudiant en droit était tout de suite un brillant avocat.

Fainéants, orgueilleux, susceptibles, douillets et « lécheurs » et souvent prêts à vous donner des leçons de patriotisme, voilà comme j'ai jugé les Serbes. Bien enténdu cela ne signifie nullement qu'il n'y en ait pas de sympathiques. Il y en avait au contraire à Trèves et de très fidèles amis de la France..., mais il y a une formule bien connue au sujet des exceptions.

Les Russes étaient eux aussi très nombreux et de tous les milieux comme de toutes les races, depuis l'Ukrainien jusqu'au Mongol ou asiatique. Souvent deux Russes ne pouvaient se comprendre !

Ils partageaient avec les Italiens les pires traitements sans bénéficier de la Croix-Rouge à laquelle leur pays n'a jamais voulu adhérer. Mais les Italiens étaient là depuis moins longtemps et pouvaient écrire, tandis que la plupart des Russes que j'ai rencontrés étaient prisonniers depuis trois ans, sans nouvelles ni colis depuis ce temps-là. Je n'ai pas connu leurs terribles débuts dont je n'ai eu que des échos effrayés et effrayants.

A mon époque, les Russes d'Andernach avaient pris le dessus et, dans des kommandos relativement corrects, étaient devenus gras, toujours très forts et pas trop déguenillés. Il n'en était pas de même de ces pauvres ères qui arrivèrent à pied du Stalag en septembre ou de tous

ceux déjà fort malades qui échouèrent, pour y mourir en grand nombre, par les bombes ou la maladie, dans ce que les Allemands eurent l'audace de baptiser infirmerie, ou encore comme ceux de l'organisation Todt qui, chargés de déblayer les ruines, n'avaient même plus la force de se traîner, mais n'en étaient pas moins envoyés au travail à coups de baïonnettes. Jamais un humain civilisé ne pourra imaginer le spectacle de ces « hommes », ni celui de leurs obsèques le jour où la mort les avait enfin délivrés de toutes leurs misères.

Au point de vue malades, ils rentraient dans la catégorie des « costauds » ne craignant pas la douleur, ne redoutant qu'une chose, comme je l'ai déjà signalé, c'est l'anesthésie générale. A noter leur facilité à tomber tuberculeux, facilité peut-être due aux terribles épreuves par lesquelles ils avaient dû passer.

Au point de vue prisonniers, ils étaient en général très sociables, mais il fallait les commander durement; leur travail était bien fait et, quand ils s'y mettaient, leur force naturelle leur permettait d'abattre plus de travail que beaucoup d'autres. Hormis les loques précitées, j'ai connu à la fin de nombreux Russes venant de kommandos très corrects : ils étaient propres, semblaient très évolués et arrangeaient fort bien leurs affaires à l'infirmerie. Ils faisaient le ménage avec goût.

Une autre de leur caractéristique était leur grande ingéniosité et j'en ai vu beaucoup qui, avec quelques bouts de bois, faisaient en peu de temps des mitraillettes pour enfants, des oiseaux articulés, et toutes sortes de jeux par lesquels ils alléchaient les enfants à travers les fenêtres. Les enfants allaient chercher les parents qui, moyennant quelques pommes de terre ou du pain, achetaient les jouets. (1).

(1) Cette possibilité de commercer fut un des signes de la fin prochaine des hostilités. Jamais au début un Russe n'aurait pu ainsi faire des échanges presque officiels avec la population et au cours de l'été 44, j'avais encore chaque jour des histoires à cause de ceux qui parlaient par les fenêtres.

Je dois signaler l'habitude que les Russes ont à préférer à toute autre chose pour rouler le tabac trouvé dans les mégots, le papier journal. Je leur ai une fois proposé du papier à cigarettes, mais ils l'ont dédaigné et m'ont demandé, comme une grande faveur, un vieux journal. Je n'ai pu m'expliquer cette préférence, due sans doute à une habitude. Il y a peut-être en Russie beaucoup de journaux sans intérêt qui doivent malgré tout trouver leur utilité...

Enfin, je dois dire que c'est chez les Russes que j'ai trouvé, développé au maximum par la faim, le pur instinct bestial. Il s'agissait de ces pauvres Russes de l' « Infirmerie » n° 2. Tout de suite après le bombardement, le 27 décembre, je les ai trouvés au milieu de leurs camarades morts, ou blessés et hurlant, volant tout ce qu'ils trouvaient, profitant de l'effondrement du mur de la chambre des réserves et de l'affolement des sinistrés, profitant aussi de l'absence des Serbes — il y avait un kommando Serbe dans l'infirmerie — pour fouiller et vider tous leurs colis de Croix-Rouge, manger à pleine bouche la margarine (n'a-t-on pas raconté qu'un jour au Stalag, des Russes avaient mangé toutes les pommades ?), et de mon occupation pour s'emparer même de mes affaires. (C'est un Italien qui sauva mon manteau). Pendant les alertes suivantes, quand la terreur précipitait tous les habitants dans les caves et que la discipline relâchée permettait aux prisonniers de sortir, nos Russes ne couraient pas aux abris, mais bien dans les maisons détruites d'où ils avaient le chic pour ramener toujours de nombreuses provisions : c'était de la bonne guerre ! Une autre fois, des bombes — de 2.000 kgs a-t-on dit — étant tombées sur une bergerie aux portes de la ville, ces Russes furent chargés du déblaiement. On fit bonne chère ce jour-là dans leur infirmerie...

Pour tout dire, nous étions pleins de pitié pour ces soldats d'abord considérés comme des bêtes par les Allemands, puis de plus en plus pris en considération et

craints au fur et à mesure de l'avance de l'Armée Rouge.

Quelquefois certains se montraient plats et nous étions obligés de nous méfier. Malgré tout ils avaient, jusqu'à la libération, la sympathie et le respect de tous les prisonniers. Mais ces sentiments ne résistèrent pas à la Liberté qui, après avoir montré des Russes prenant des armes et tirer sur des Français qui s'échappaient, démontra ce qu'ils pouvaient faire lorsque les sentinelles n'étaient plus là pour les mener à coups de bottes. Leur sauvagerie, peut-être exacerbée par ces longues années de misère, se donnait libre cours. Tout était pillé et cassé, notamment tout le matériel chirurgical ou les médicaments de ce beau « Luftwaffe Lazarett » dont j'ai déjà parlé et qui devint le camp de rassemblement pour tous les prisonniers.

Resté ensuite en compagnie du Docteur Lamou comme médecin de ce camp de 1.000 Russes, ces derniers, pour qui nous restions, profitèrent de notre absence pour pénétrer dans notre baraque et notre chambre, et tout piller ! Notre opinion changea vite et la Liberté ne nous fit pas grandir ces soldats russes que nous connûmes alors avec leur vrai visage et leur instinct pilleur. Gare au pays qui pour une raison ou pour une autre, amicalement ou non, connaîtra la présence de troupes soviétiques !...

Les Hindous représentèrent d'abord pour nous un objet de curiosité. Nous étions tous surpris de voir ces semi-nègres, les cheveux margarinés et tenus par un turban, se promener dans les rues, toujours exfrêmement chics, plis au pantalon, mais la chemise à l'extérieur de ce pantalon. J'en ai connu de tous les âges de 18 à 75 ans. Ils avaient le chic pour venir sans le moindre bobo et se scandalisaient s'ils n'obtenaient pas aussitôt ce qu'ils réclamaient, c'est-à-dire beaucoup de repos. Habitués à la complaisance extrême de leurs sentinelles que leur richesse leur permettait d'acheter, ils ne comprenaient pas que je sois moins complaisant et que je ne fasse pas pour eux

ce que je ne pouvais même pas faire pour mes compatriotes. Cela me valut des leçons de morale et de patriotisme de l'Hindou fort distingué — ils étaient souvent très distingués — qui était leur homme de confiance, et qui m'expliquait qu'appartenant tous à la grande famille des prisonniers nous devions tous nous entraider en cherchant à travailler le moins possible pour l'ennemi commun, l'Allemand. Raisonnement irréprochable, mais mon honorable « professeur » oubliait une seule chose, c'est que, quand Messieurs les Hindous ne voulaient pas travailler, on ne leur disait rien, mais on envoyait à leur place, à coups de bottes ou de baïonnettes, des Français, Russes ou Italiens dont les moyens ne permettaient pas un aussi grand achat des sentinelles ! C'est ce qui creusa ce fossé qui, jusqu'à la fin, me sépara de ces exotiques sujets britanniques, menés à la cravache par les Anglais, mais voulant, avec les autres, prendre l'allure dominatrice et orgueilleuse chère à nos Alliés d'Outre-Manche.

Ils étaient toujours fourrés avec les Allemands qu'ils abreuvaient de thé, d'ananas et à qui ils faisaient même de bons petits plats..., pendant que pour se faire servir ils avaient un ton autoritaire pour commander Russes et Italiens, ces « parias ». Cette complaisante platitude qui, à mon sens, dépassait de beaucoup la diplomatie, leur permettait de tout obtenir des Allemands, qui les considéraient comme « Tabou ». Un jour même, ordre fut donné aux sentinelles de se déchausser pour entrer dans la chambre des Hindous ! Il fallait à tout prix, pendant qu'on se permettait de flageller les autres, respecter la religion de ces Messieurs. Ah ! cette religion, ou plutôt ces religions ! Nous en auront-elles fait voir ! Combien de fois me suis-je plaint de ces Dieux si peu hygiéniques !

Par religion nos excellents Hindous n'avaient pas le droit de déposer leurs fesses délicates là où se posaient d'autres fesses. Alors, je laisse à penser ce que pouvait devenir nos couloirs le long desquels on voyait toujours

fureter un Hindou une bouteille d'eau à la main pour les ablutions de l'anus sacré, car le papier était bien entendu réservé aux peuplades sauvages. Le pire n'était pas là, mais dans le fait que cette religion leur interdisait aussi de nettoyer leurs saletés. Chez eux des esclaves s'en chargeaient. Au kommando, c'était quelquefois la sentinelle. (Quelle puissance quand même, ces Hindous !) Mais à l'infirmerie, qui allait être désigné ? Devant mes fureurs — car je trouvais que le Dieu des Hindous aurait pu, en temps de guerre, permettre quelques largesses à l'égal du Dieu des chrétiens — les Allemands levaient les bras au ciel, insultant ces « sauvages », dont ils buvaient le thé et acceptaient les flatteries; mais que voulez-vous, me disaient-ils : « Il faut respecter la religion ! ». Dans quelles colères vous m'avez plongé, soldats super-respectueux ! et combien de fois ai-je dû, moi Français et prisonnier, vous rappeler le grand principe cher à votre chef et prendre la défense des Européens quand vous me disiez de nommer des Italiens vidangeurs, esclaves de ces sauvages super-délicats. Leur religion interdisait aussi la viande, et ces Messieurs avaient droit à une cuisinière spéciale, pendant que les Russes tuberculeux, privés de paille, de couvertures et de nourriture passaient l'hiver sans feu, par manque de poële ! Quelle injustice, au nom d'une religion!

Si seulement ils avaient tous eu la même religion ! Mais un jour je vis arriver à moitié mort, porté dans un drap, un Hindou « shocké » à la suite d'une bagarre entre gens de sectes religieuses différentes. Heureusement, quelques bonnes paroles, et il repartit tout simplement à pied, tout seul, comme cet autre Hindou qui s'était fait un jour transporter en voiture depuis son usine à l'infirmerie, — pour les Hindous il y avait de tout ! — parce que quelque chose — je ne veux pas être trivial — s'était mis de travers dans son intestin. Dans quel piteux état il nous était arrivé ! Un lavement et il repartait bien portant non sans m'avoir donné la leçon de patriotisme et de bonne conduite dont j'ai parlé plus haut.

Malgré tout, cela était comique et cet aplomb dans la flemme comme le spectacle de cet Hindou, qui, des heures durant, répétait ses prières accroupi sur un banc, offrait le pittoresque dont manquaît notre vie. Et puis, enfin, l'un d'eux, le petit Dhasi, sorte de nain de 40 ans, par son grand cœur pouvait nous faire excuser tous ses compatriotes. Sans relâche, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, si cela était nécessaire, il cuisinait, pour tous les plus malades, pour tous ses compatriotes ou pour les Allemands, et pour lui ce n'était pas un « calcul ». Je l'ai vu au moment où l'artillerie tapait sur la ville et que des obus tombaient dans la proximité immédiate, rester malgré tous mes appels près de son fourneau, et nos sentinelles ont dû leur dernier repas d'Hommes Libres à ce « bout d'homme ».

Enfin, suprême générosité, je me le rappelle le jour de la Libération, lorsqu'au milieu de l'affreux massacre de chevaux et de matériel qui entourait notre infirmerie, il porta du pain aux quelques rares chevaux qui avaient échappé au carnage et qui se traînaient lamentablement au milieu des cadavres de leurs congénères. Quelques minutes après, notre brave Hindou servait sandwichs et thé aux Américains qui, armés jusqu'aux dents, venaient se restaurer entre les coups de feu. Je regrette de n'avoir pas gardé l'adresse de ce petit jockey de Bombay...

Les Sud-Africains me retiendront moins longtemps, car je les ai trop haïs pour m'attarder sur eux. Dignes émules du Maréchal Smuts dont on avait encore aux oreilles le discours si affectueux pour la France, ils étaient pleins de cette exaspérante morgue britannique. Partant du même principe que les Hindous pour ne pas travailler, leur « chef », un mauvais intellectuel à lunettes, me répliqua un jour comme je lui faisais remarquer que les Français ou d'autres étaient obligés de faire le travail qu'ils refusaient de faire eux-mêmes : « Nous n'avons rien à voir avec les prisonniers Français, Russes ou Italiens. Nous

sommes sujets britanniques et ne devons pas travailler ! ».

Comme ils nous méprisaient ! Mais quelle joie le jour où, ne contenant pas ma fureur, j'envoyai rouler à terre cet intellectuel pseudo-britannique qui n'avait même pas la politesse de tourner la tête quand je lui parlais. Refusant toujours les corvées, pourtant d'intérêt général, comme celle du bois qu'il fallait aller chercher dans les décombres, ou celle de l'eau ou des patates, ils étaient pourtant les premiers à aller se chauffer. Et ces demi-esclaves, toujours malades pour le travail, trouvaient la force d'aller chercher bien loin leurs colis de Croix-Rouge, poussant ces jours-là l'audace jusqu'à me demander des Italiens pour porter ces colis. (Ils étaient, inutile de le dire, toujours bien reçus !). Et quelle ne fut pas aussi mon impatience le jour de la Libération, de voir ce nègre méprisant juché sur un tank américain, faisant le beau, organisant le service d'ordre, expliquant aux commerçants allemands qu'il les avait défendus, alors qu'il venait de participer au pillage de leurs maisons ! Le soir, pendant qu'Hommes libres nous couchions sur de petits bancs, ces noirs, ivres, se prélassaient dans des draps blancs et, le couteau à la main, voulaient violer de respectables allemandes affolées.

Parmi eux, il y avait cependant un brave type, Joseph, qui, au début, aidait à porter les brancards et acceptait les corvées. Comme je l'ai dit plus haut, nous l'avons quitté en pleine bataille, lorsqu'une « Jeep » vint le chercher pour l'emporter vers un hôpital où le B. K. a dû l'achever depuis. Comme toujours, c'était le meilleur qui devait mourir !

Les Américains ne vinrent à l'infirmerie qu'à partir de septembre 44. J'en ai connu de toutes sortes, hommes de troupes et officiers, et bien entendu, j'en ai eu des bons et des mauvais. Je commencerai cette fois-ci par le meilleur, le major Pinnick qui, tout au long de son séjour fut parfait, tant pas sa modestie que ses paroles sages et le bon exemple qu'il montrait à tous. S'il n'a pas connu la

mort dans le bombardement de l'infirmerie de Limburg où il avait été transporté quelques jours plus tôt, je lui écrirai après la guerre. Mais hélas ! ils ne furent pas tous comme lui et je connus un lieutenant particulièrement odieux à qui je dus faire de longues leçons pour expliquer un peu ce qu'était la vie de prisonnier qu'il connaissait depuis quelques jours à peine et dans les conditions les moins mauvaises. Monsieur se plaignait qu'on ne lui remettait pas de bonnes chaussures en cuir, comme en Amérique, ou qu'il ne mangeait que des pommes de terre. Véritable « gangster » je dus renvoyer un jour ce lieutenant M... pour se laver les pieds avant de se faire faire le pansement. Vous pensez donc, pas d'eau chaude, et cela depuis... un mois, et sans souliers !

Un autre lieutenant m'arriva le visage et les jambes complètement brûlés au cours de la descente de son avion abattu. Au bout de 8 jours, il se plaignait d'être encore en traitement. Après 3 semaines, pendant lesquelles, à 3, nous eûmes l'occasion, en pleine alerte, de faire des pansements de plus de 2 heures, ce jeune officier de 20 ans partait entièrement guéri, et... sans même dire merci.

Ce que, en gros, je reprocherais aux Américains, c'est de n'avoir pas connu la grande misère des prisonniers. Venus sur la fin et traités avec des faveurs toutes spéciales dues à la réciprocité, exempts de travail, bien considérés par les Allemands, ils n'ont pas compris ce qu'avaient enduré tous les autres, depuis des mois, de plus, condamnés à subir la terrible guerre américaine d'écrasement sous les bombes avant la moindre avance. Cela dit, ils n'en bénéficiaient pas moins de notre grande sympathie pour ces grands enfants dont les événements allaient faire nos Libérateurs.

A côté de tous ceux-là, j'ai connu aussi des Nord-Africains, un nègre Egyptien, le calme et peu remarqué « Blanche-Neige », deux Hollandais, un nègre britannique palestinien et plusieurs Belges. Si je m'arrête plus long-

temps sur ces derniers ce n'est pas pour décrire leurs qualités et leurs défauts, si proches de ceux des Français, mais pour les remercier de l'accueil qu'ils me firent souvent dans leur kommando de Neuwied où je rencontrais l'aumônier français Bretel. Ils furent toujours d'une parfaite amabilité et jamais, vis-à-vis des Allemands, ne donnèrent cette impression de platitude chère aux Serbes ou aux Polonais. Enfin, je dois signaler chez eux le profond respect qu'ils avaient gardé pour la personne de leur roi Léopold III. Eux, au moins, au lieu de l'insulter, avaient compris ce que tout prisonnier a compris, c'est qu'il n'est pas possible, sans désastre pour le pays, de ne pas discuter de vive voix avec le vainqueur. Ils savaient ce que devait coûter cette conduite à leur souverain, mais au lieu de le considérer comme un traitre, ils le considéraient comme le premier prisonnier Belge. Je suis sûr que, dans la crise qui divise actuellement nos amis Belges, les prisonniers auront leur mot à dire, et pour défendre leur roi!

Ainsi on se rend compte de l'allure cosmopolite de notre infirmerie : 13 nationalités différentes, à multiplier encore si l'on considère que la Russie est la réunion de plus de 40 nations. (Un infirmier russe *dixit*).

Après tout cela, comme il paraît reposant de n'entendre parler que Français !

Et puis, si j'ai parlé de ces 13 nationalités de malades, il ne faut pas que j'oublie une quatorzième nationalité, celle de nos sentinelles...

XIV

Le " Médecin - Epicier "

Je ne veux pas passer sous silence une partie importante, la plus importante peut-être, de mes occupations en Allemagne : celle d'Homme de confiance. Mon prédécesseur assumait ces fonctions et je fus donc d'emblée homme de confiance d'un bataillon, c'est-à-dire d'un territoire administratif long, dans la plus grande dimension, d'ouest en est, de 100 kms et large, du sud au nord, de 50 kms. Ce bataillon d'Andernach comprenait quatre compagnies, celles de Mayen, capitale de l'Eifel, Ahrweiler, Neuwied et Altenkirchen, ces deux dernières situées au-delà du Rhin.

Cette tâche consistait surtout à ravitailler tous les prisonniers français du bataillon, c'est-à-dire 3.800 environ, après les diverses « transformations », en vivres de Croix-Rouge. Chaque mois je recevais un ou deux wagons et même trois de janvier à août 44, c'est-à-dire de 15 à 25 tonnes par mois de denrées diverses ou de colis individuels, français ou américains. Chaque mois, je devais porter ces vivres à destination, avec un camion que je devais louer. J'avais plusieurs centres de distribution à Remagen (de célèbre mémoire), Mayen, Ahrweiler, Altenkirchen, Wissen et Betzdorf, pour les plus éloignés, pendant que les plus rapprochés venaient se faire servir directement au centre d'Andernach.

Et chaque mois c'étaient des caisses à ouvrir, des boîtes à compter, des haricots ou des aulx à peser, des grosses roues de gruyère à débiter en petits morceaux, des

cahiers ou des crayons à distribuer, des cartes ou des insignes à vendre, etc..., sans oublier jusqu'à 30.000 paquets de cigarettes à manipuler, ce qui m'aurait certainement dégoûter de fumer... si j'avais été fumeur. Et tout cela m'obligeait à préparer tous les bordereaux de distribution pour chaque kommando dont les effectifs variaient assez souvent, ce dont j'étais prévenu par un relevé mensuel envoyé par chacune des 4 compagnies que j'avais à servir.

Je tenais à faire presque tout moi-même pour passer le temps et souvent je m'imaginais beaucoup plus épicier que médecin J'aurais d'ailleurs voulu pouvoir me débrouiller aussi bien en médecine qu'en épicerie, mais c'était hélas ! plus difficile....

Le gros travail commença pour la distribution de Noël 43 avec les fameux colis « Pétain », si bien compris et que n'égalèrent jamais, sinon en qualité d'emballage ou de cigarettes, les colis américains. Il y avait de tout dedans, mais quelles difficulté pour les empiler avec des emballages si peu rigides ! Imagine-t-on ce que représentent 6.000 colis de 5 kgs, soit 30 tonnes de colis, d'un seul coup ? Je revois encore ces piles impressionnantes au milieu desquelles il fallait circuler et qui s'effrondraient souvent. (Comme il y avait eu beaucoup d'excédents, les paquets restant furent défaits, distribués aux industries et aux malades et 15 mois plus tard, au moment de la Libération, ils n'étaient pas entièrement épuisés !)

Après, ce furent les colis américains dont on parlait depuis si longtemps. Pour eux, moins de difficultés pour les entasser, l'emballage étant rigide et magnifique. En dehors des cigarettes, ils renfermaient toutes ces conserves que les Français ont appris à connaître depuis. A quatre reprises il en arriva.

Pendant 18 mois donc j'eus l'occasion de « palper » des milliers et des milliers de paquets de cigarettes, je connus les départs subits, en pleine nuit et l'hiver pour décharger

les wagons annoncés et transporter la marchandise à l'infirmerie; j'ai connu, par tous les temps, les tournées qui me faisaient traverser les forêts du « Westerwald » ou longer la belle vallée du Rhin d'Andernach à Remagen. Mais le plus dur et intéressant ne vint qu'en septembre, quand l'armée américaine menaça Trèves, coupant tous les transports. Je pus, à force de promesses, obtenir le camionneur, et le 7 septembre nous avions l'autorisation d'aller chercher ces colis, à condition de porter du pain jusqu'à la frontière pour ceux qui creusaient des tranchées; et c'est ainsi que ce jour-là 6 tonnes de pain me passèrent entre les mains dans un village que les communiqués alliés — je l'ai vérifié à mon retour — avaient « occupé » le 3 ! Magnifique voyage, tout au fond de la vallée de la Moselle, et retour dans la nuit à l'infirmerie où l'on nous croyait déjà libérés, car les « bobards » allaient bon train.

Deux jours plus tard, je repartais encore pour rapporter de nouveau 9 tonnes de marchandises. C'était le samedi 9 au soir. Il fallut quitter rapidement le stalag à cause de l'alerte, et admirer quelques beaux « piqués ». Il était temps, car le lundi matin 11 septembre l'ordre d'évacuer immédiatement le stalag était donné, ce qui fit perdre des milliers de colis. Tous les nôtres furent servis à temps.

Et puis, ce fut l'arrêt complet de tout envoi. Nous ignorions tout de cette France libérée. Les transports étaient complètement interrompus. Pour « corser » la situation ce fut l'hiver assez dur avec ses si nombreux bombardements. Jamais les envois de Croix-Rouge n'auraient été plus appréciés.

En janvier, pour les malades, on m'annonça du sucre, à prendre à Neuwied de l'autre côté du Rhin. Avec quelques « malades », dans la neige, nous fîmes les 6 kms en traînant une lourde carriole. J'y retournai 3 jours après avec une voiture à cheval, toujours dans la neige, pour retirer

le reste. Il était temps, car 2 jours plus tard le beau pont de Neuwied gisait lamentablement au fond du Rhin.

Nous ne comptions plus sur rien, lorsqu'en février un arrivage de colis américains fut annoncé, mais il fallait aller les chercher à Dierdorf à 40 kms au-delà du Rhin. Tout voyage était devenu bien dangereux, mais cependant nos propositions satisfirent notre habituel camionneur et deux nuits de suite, avec deux voyages dans la seconde nuit, sans lumière à cause des chasseurs, dans la neige qui nous fit accrocher à plusieurs reprises les camions se dirigeant dans la direction inverse, d'où nécessité de dégager la route à la pelle, passant sur le pont de chemin de fer d'Enghers — atteint et impraticable trois jours plus tard ! — nous pûmes, avec le Dr. Lamou et par un froid glacial, prendre livraison de ces colis. La distribution ne tarda pas et, abandonnant Mayen écrasée par les bombes, laissant Remagen qu'une quantité d'attaques contre le pont — heureusement manqué — avait transformée en ruines, chassant même les prisonniers — ce qui est un critère de destruction ! — nous allions directement à Ahrweiler, cette petite capitale de la vallée de l'Ahr qu'empruntèrent en trombe les chars de Hodges pour gagner Remagen. C'est de bonne heure — car les dangers de la chasse nous avaient fait partir à l'aube — que nous arrivâmes, le Dr. Lamou, moi et le chauffeur, dans cette petite ville hier si riante, aujourd'hui encore fumante du bombardement de la veille, terriblement défoncée, et à peu près déserte, car dès le matin la population se réfugiait sous un tunnel, dans la montagne. Je pus encore correspondre avec Dierdorf, mais ce n'est que le 7 mars au soir, que je recevais une réponse m'annonçant la présence de colis « de Gaulle ». Le 8 au matin l'artillerie commençait et nous ne connûmes jamais ces nouveaux colis...

Si toutes ces distributions furent toujours possibles, c'est grâce à notre camion, c'est-à-dire à notre fidèle ca-

mionneur. C'était un Allemand au nom français de Ledosquet. Membre du parti au début, il n'y avait pas, la dernière année, de plus antipatriote et égoïste. Toujours très intéressé, il était appâté par le café américain ou les cigarettes ou le chocolat, et c'est grâce à ces « Délices » que son camion fut toujours à notre disposition, pendant que les Allemands ne pouvaient en obtenir. Si je l'ai toujours payé sans hésitation c'est que, grâce à lui, tous les prisonniers de mon bataillon, c'est-à-dire près de 4.000, ont toujours été tous servis et dans les délais les plus brefs. Ils ont dû beaucoup à M. Ledosquet, et il était normal qu'il profitât un peu de l'inévitable supplément.

Par ailleurs, recevant tous ces vivres, j'étais à même de constater l'immense effort du gouvernement Français pour le ravitaillement des prisonniers, et je m'en rendais d'autant mieux compte que, ayant quitté la France en 43, je connaissais les difficultés de notre pays.

Je tiens à en apporter, ici, mon témoignage convaincu.

XV

La question dentaire au Stalag.

Elle fût souvent tragique ! Au début, comme il avait été dit que les édentés seraient rapatriés, beaucoup se firent enlever des dents..., mais les Allemands ne « marchèrent » pas et nos pauvres prisonniers furent réduits à vivre avec des mâchoires bien « mousses », ce qui, entre parenthèses, entraîna un bon nombre de gastrites.

Pour les soins, les prisonniers allaient chez le dentiste le plus proche, Allemand, civil ou militaire, ou Français et en particulier au Stalag où le Lieutenant Leblanc se trouvait depuis le début.

Au début, il n'était pas très difficile de se faire faire des appareils de prothèse par les dentistes civils allemands ou par quelque sentinelle rattachée aux Infirmeries comme à Andernach ou à Bad-Kreuznach. Mais la matière première vint à manquer, et ce ne fût hélas !, plus possible. A l'automne 43 cependant, il devint possible d'envoyer des moulages de mâchoires en France, au Val-de-Grâce, d'où il était renvoyé des appareils, mais hélas ! au nombre d'une vingtaine par mois seulement, c'est-à-dire, rien !

Enfin, après de longs et patients efforts, — dont les plus durs furent pour obtenir le gaz nécessaire — il fut monté un cabinet de prothèse au Stalag même, et c'est le Lieutenant Marquet, vieux prisonnier ayant suivi les fameux « bau-bataillons » (1) à Cologne, Dusseldorf, Ludwigshaf-

(1) Les Bau-Bataillons étaient des bataillons spéciaux de prisonniers chargés de réparer les villes détruites.

fen et Frankenthal, partout où il connut des bombardements, qui fut chargé de ce cabinet. Tout marcha très bien pendant quelques mois, et il était devenu possible d'envisager la remise en état de toutes les machoires les plus touchées, quand il fallut évacuer le Stalag en y laissant le précieux matériel. Le Lieutenant Marquet, après un séjour à Limburg, vint alors à Andernach où — grandeur et décadence — il eut du mal à trouver de quoi extraire quelques pauvres dents. Quant au Lieutenant Leblanc, il attendit en chômage sa libération, au camp de Limburg. Le troisième dentiste, releveur, réfugié de Bittburg, s'en alla exercer à l'Infirmerie de Bad-Kreuznach.

Il faut noter les dégâts dentaires que provoquèrent sur une quantité de prisonniers ces 5 ans de sous-alimentation ou d'alimentation déréglée.

XVI

Les rapports avec les civils

Prisonniers, nous devions nous occuper uniquement de la santé des prisonniers et tout rapport avec des civils, allemands ou français, était interdit (nous n'avions même pas en principe, le droit de parler aux anciens prisonniers « transformés »). Cela ne nous empêcha cependant pas, tout au long de notre séjour, de rendre quelques petits services à nos compatriotes civils qui avaient le chic pour venir nous demander de leur guérir immédiatement leur « échauffement » (car d'après eux, ce n'était bien entendu, jamais une blennorragie), où les aider à supprimer un futur petit « franco-allemand » dont le plus aimable ou angélique visage ne les dispenserait pas des redoutables camps spéciaux ou des prisons !

A côté de cela, il y avait nos rapports avec la population civile allemande. Disons tout de suite que tous les médecins français ont joui là-bas du plus gros prestige, qu'ils se partageaient d'ailleurs avec les aumôniers (dans chaque village, les paysans allemands se disputaient pour avoir l'honneur d'héberger l'aumônier français au cours de sa tournée et — fait vraiment paradoxal — c'est ce dernier qui devait insister pour que sa sentinelle soit au moins logée et nourrie correctement).

Quoiqu'il en soit, nous étions toujours reçus avec beaucoup d'amabilité et d'hospitalîté. Au point de vue médical, cela variait avec les villes. A Kochem, à Coblence-Metternich, quand le médecin allemand eut fui après le

premier bombardement, à Waldrach, où s'était « replié » Merlihot, après l'évacuation de Trèves, et à Vielbach même, les médecins prisonniers faisaient de la clientèle civile. Bien entendu, cette clientèle avait pour but un petit ravitaillement supplémentaire appréciable au cours des derniers mois.

Pour ma part, je dois dire que je ne suis allé qu'une seule fois, avec mon camarade Lamou, voir un civil allemand malade. En dehors de cela, j'ai été appelé d'urgence à deux reprises : la première, après qu'un chasseur américain se soit amusé, de très haut, à mitrailler le centre de la ville; c'était pour une jeune fille blessée et j'arrivais précipitamment pour ne constater hélas ! qu'un cadavre gisant dans une mare de sang : la balle avait atteint la tête de cette jeune femme de 20 ans qui attendait à la porte de sa cave. La deuxième fois fût pendant que l'artillerie tirait sur la ville. Sans réfléchir, je suivis le jeune Allemand qui était venu me chercher pour sa sœur. Entré avec lui dans une maison à moitié détruite quelques minutes auparavant, d'où obligation d'enjamber les poutres entrelacées, je trouvais dans la cave, sous les yeux affolés des parents, une jeune fille de 15 ans, éventrée par un éclat, et elle aussi déjà morte. Je fis cependant à la demande de la mère un pansement, pendant que la maison voisine s'effondrait à son tour, et après quelques paroles banales, je repartais en courant..., en volant même, curieusement « entraîné » par le sifflement des obus !

Ce fut mes deux seules visites urgentes, visites ou mon rôle de médecin consista, hélas ! à ne constater que des morts.

En dehors des relations médicales, nous connaissions quelques civils heureux de pouvoir exprimer leur haine du régime nazi sans crainte d'être dénoncés. Nous avons gardé le meilleur souvenir de ce bon accueil et je crois pouvoir affirmer, sans crainte, que les prisonniers, par

leur comportement, avaient presque « annexé » la Rhénanie. Espérons que les Français occupants ne gâteront pas toute la publicité qu'ont faite les Français prisonniers...

XVII

Ce que devinrent les centres hospitaliers

La terrible offensive aérienne qui désorganisa l'Allemagne, en écrasant tout, objectif militaire ou non, n'épargna pas hélas ! toutes nos infirmeries et nos hôpitaux. Si l'on se rappelle la liste de tous ces centres, ce n'est pas sans frémir qu'on lira quelle fût, pour la plupart, leur tragique destinée. Qu'on veuille bien en juger :

1° Le Stalag évacué en septembre fut définitivement abandonné. Son infirmerie transportée au-delà du Rhin, à Vielbach, au milieu des bois, fut épargnée.

2° L'hôpital fut longtemps le seul centre de prisonniers à Trèves. Malades et médecins installés dans les caves connurent de longs mois les tirs d'artillerie qui anéantissaient la ville. Finalement, ce joli petit hôpital si bien compris était devenu inhabitable, branlant, sans fenêtres ni portes. Il fut évacué en décembre 44, et le voyage d'évacuation fut maintes fois tragique, avec cinq morts à la première étape, arrêts de longues heures dans la neige, ou au milieu de transports militaires dans une gare déjà bombardée 17 fois et continuellement survolée, départ des malades à pied, etc...

3° L'hôpital de Bittburg fut anéanti le 23 ou 25 décembre. Par miracle, il n'y eut que 15 morts; tous les autres, malades, médecins ou aumôniers partirent à pied dans la direction du Rhin, et sans bagages.

4° A Bad-Kreuznach, l'hôpital avait été bombardé le

21 juillet. Bien qu'à deux kilomètres en dehors de la ville, les bombes incendiaires furent pour lui seul, et seules les baraques pour prisonniers furent anéanties. Il y eut 6 morts Français dont 3 infirmiers, et le Lieutenant-Aumônier Cavrot qui avait vécu 18 mois à Andernach et qui mourut courageusement, le poumon traversé et malgré l'extraction immédiate de l'éclat pratiquée en plein champ par le chirurgien allemand. Le médecin français, le Docteur Lamou fut cruellement brûlé et ne dut sa vie sauve qu'à sa légendaire chance et sa présence d'esprit habituelle et remarquable qui lui fit éteindre très rapidement sa face en flammes, au détriment de ses mains qui en portent toujours les traces et qui font de lui un grand mutilé méritant notre plus profond respect.

L'hôpital immédiatement réinstallé dans une autre baraque, sous la conduite du docteur Bertrac fut définitivement évacué en septembre.

5° L'infirmerie de la même ville fut entièrement brûlée le 3 janvier 45, heureusement sans victimes, tous les malades ayant obtenu la permission de gagner la « nature » dès l'alerte.

6° L'infirmerie de Coblence-Metternich fut entièrement « soufflée » aux envîrons de Noël, pendant qu'une bombe détruisait le kommando d'en face et anéantissait le poste des sentinelles. Par miracle, il n'y eut aucune victime parmi les prisonniers.

7° L'infirmerie de Simmern fut épargnée, mais ses occupants connurent plusieurs « tapis » et d'innombrables piqués.

8° Quant à la nôtre, elle tint bon jusqu'au bout. Les carreaux cassés, le toit percé par de nombreux pavés, elle put cependant renfermer jusqu'à la fin les nombreux malades que lui imposait la destruction de ses « collègues ». Mais, située au centre d'un îlot de résistance, pendant la libération d'Andernach, elle devint inhabitable et nous dûmes la quitter en pleine bagarre, quand les

Américains parlèrent de faire sauter tout le pâté de maisons qui les gênait et d'où tiraient encore les derniers « durs à cuire »,

9° J'ai déjà raconté comment le 27 décembre, l'infirmerie russe d'Andernach avait reçu cinq bombes faisant une quinzaine de morts.

10° Le Stalag de Limburg où nous envoyions encore quelques malades chroniques et en tous cas tous les Américains convalescents ou guéris, fut bombardé dans la nuit du 23 décembre. L'infirmerie fut détruite ainsi qu'une baraque où périrent 70 officiers américains. En tout, il y eut 80 victimes. Sans doute, comme nous tous, les Américains de Limburg portent-ils bien haut dans leur cœur les exploits de leurs camarades aviateurs. Pour nous, en tous cas, qu'on ne vienne pas nous en vanter les actes d'héroïsme. Les véritables héros étaient au-dessous, sur terre et sous leurs bombes, et nous en étions !

Cette longue énumération montre que les infirmeries épargnées furent des exceptions et fera comprendre devant quelle tragique situation se trouvèrent placés tous les médecins prisonniers et surtout tous les malades. Jamais la santé ne fut un bien aussi appréciable qu'au cours de ces trois derniers mois, car, pour tous, se dressait la terrible formule : ou bien portant, ou de grandes chances d'y rester ! Par bonheur, les Américains arrivèrent, et à la fin mars, tout le Stalag XII D était libéré...

Conclusions

Ayant été envoyé en Allemagne, au titre de la Relève des Médecins, et décidé à dire la vérité, quelle qu'elle soit, mais en me basant uniquement sur ce que j'ai pu constater par moi-même, je suis arrivé aux conclusions suivantes, d'ordre médical ou même général :

— D'une manière générale, l'état sanitaire des Prisonniers français du Stalag XII D était bon.

— L'organisation médicale du Stalag était correcte et, à de rares exceptions près, nous n'avons pas eu à nous plaindre des contrôles allemands : tous les médecins prisonniers ont en général joui de la plus grande liberté professionnelle et les médecins allemands ce sont presque toujours montrés d'une grande et confiante compréhension. Si cette organisation médicale a été quelque peu « perturbée », les derniers temps, entraînant des « négligences » qui nous ont réellement révoltés, la faute en revient beaucoup aux hostilités elles-mêmes qui avaient bouleversé et désorganisé l'Allemagne.

— Les prisonniers soignés dans des centres hospitaliers allemands n'ont jamais eu à se plaindre des traitements reçus.

— Nous avons tous, médecins releveurs et quoiqu'à des degrés différents selon nos affectations, tiré de ce séjour un grand profit professionnel, et avons rapporté, à titre plus particulièrement médical et entr'autres, l'habitude

de nous servir très fréquemment, pour nos pronostics ou nos diagnostics, de la recherche de la vitesse de sédimentation sanguine.

— Les médecins prisonniers ont toujours, malgré les terribles difficultés dues aux bombardements massifs, accompli leur tâche et, par leur action ou leurs soins donnés à tous les sujets étrangers, ont fait à la France, la plus belle publicité auprès de milliers de prisonniers de toutes les nationalités.

— Toutes ces nationalités nous ont en outre permis une étude approfondie des différents peuples. Les conclusions en sont hélas ! sévères et notre admiration pour certains n'a pas résisté à la Liberté. Ayant déclaré en toute franchise au cours de ces quelques pages, l'opinion que je me suis faite de ces différents peuples, et quelle que soit l'amitié qui puisse nous y unir, je n'hésite pas à affirmer sans partialité ni chauvisme, que le prisonnier français est de loin celui qui a donné le moins prise aux critiques.

Les prisonniers français ont toujours fait preuve de la plus parfaite solidarité et de la plus parfaite conscience nationale. Puissent-ils tous la conserver dans la Liberté sans se laisser embrigader par les partis politiques diviseurs.

Prisonniers, ils ont étonné jusqu'à leurs vainqueurs; Hommes Libres, ils devront avoir à cœur de prouver à tous leur incontestable supériorité française et aider ainsi la France à reprendre enfin la place qui lui revient dans le Monde.

Je tiens à préciser que ces conclusions ne concernent que les Prisonniers de Guerre Français non « transformés » du Stalag XII D entre septembre 1943 et mars 1945, et n'ont en aucun cas la prétention de vouloir s'appliquer à tout le territoire allemand, ni aux débuts de la captivité que je n'ai pas connus, ni aux Français « requis », « transformés » ou déportés politiques

SERMENT

En présence des Maîtres de cette Ecole, de mes Condisciples, je promets et je jure d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité dans l'exercice de la Médecine.

Je donnerai mes soins à l'indigent et n'exigerai jamais un salaire au-dessus de mon travail. Admis dans l'intérieur des maisons, mes yeux ne verront pas ce qui s'y passe; ma langue taira les secrets qui me seront confiés, et mon état ne servira pas à corrompre les mœurs ni favoriser le crime.

Reconnaissant envers mes Maîtres, je tiendrai leurs enfants et ceux de mes Confrères pour des frères, et s'ils devaient apprendre la Médecine ou recourir à mes soins, je les instruirai et les soignerai sans salaire ni engagement.

Si je remplis ce serment sans l'enfreindre, qu'il me soit donné de jouir heureusement de la vie et de ma profession, honoré à jamais parmi les hommes; si je le viole et je me parjure, puissé-je avoir un sort contraire.

Vu :
Le Doyen,
DUPÉRIÉ.

Vu bon à imprimer :
Le Président,
VILLEMIN.

Vu et permis d'imprimer :
Bordeaux, le 13 Juillet 1945.
Le Recteur de l'Académie,
A. MARCHAUD.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE	I	—	Pourquoi ce Sujet ?	11
»	II	—	La Relève des Médecins	13
»	III	—	Centres hospitaliers du Stalag XII D.	17
»	IV	—	L'Organisation médicale proprement dite.	27
»	V	—	Le Contrôle médical Allemand.	32
»	VI	—	L'Infirmerie d'Andernach.	41
»	VII	—	Les Médicaments.	48
»	VIII	—	La Visite.	52
»	IX	—	Les Maladies.	58
»	X	—	Radiographies, Examens de Laboratoire.	68
»	XI	—	Les Malades sous les bombes.	71
»	XII	—	Quelques méthodes allemandes.	76
»	XIII	—	Les différentes nationalités.	83
»	XIV	—	Le médecin-épicier.	97
»	XV	—	La question dentaire au Stalag.	102
»	XVI	—	Les Rapports avec les civils.	104
»	XVII	—	Ce que devinrent les Centres hospitaliers.	107
»	XVIII	—	Conclusions.	110